

DEEP

FIELDS

23 janvier (vernissage) – 24 mars 2026

Commissariat : Félicie d'Estienne d'Orves & Olivier Schefer, *en synergie avec* Stéphanie Pécourt

Exposition collective : Ann Veronica Janssens, Charles Ross, Claire Williams, Daniela De Paulis, Edith Dekyndt, Els Vermang, Eva L'Hoest, Evan Roth, Evelina Domnitch & Dmitry Gelfand, Félicie d'Estienne d'Orves, Germaine Kruip, Heinz Mack, Hervé Charles, Ivana Franke, Jacques Perconte, Jean-Pierre Luminet, Joost Rekveld, Magali Daniaux & Cédric Pigot, Marina Gioti, Nancy Holt, Robert Irwin, Semiconductor, Stéphanie Roland **Films :** Cécile Hartmann, Donald Abad, Eva L'Hoest et James Vaughan, Francis Alÿs, Giulia Grossmann, Hervé Charles, Mathilde Lavenne, Paulius Sliupa, Semiconductor

En concomitance et résonance à l'exposition : des œuvres de Joséphine Topolanski et Miguel Miceli en Satellite au Salon de Montrouge au vaisseau Centre



DEEP FIELDS

EXPOSITION COLLECTIVE

23 JANVIER – 24 MARS 2026

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	4
<i>Deep Fields</i>	5
Parcours d'exposition	5
Les Curateurs	6
Volet exposition collective	7
Ann Veronica Janssens	8
Charles Ross	10
Claire Williams	13
Daniela De Paulis	15
Edith Dekyndt	17
Els Vermang	19
Eva L'Hoest	21
Evan Roth	23
Evelina Domnitch & Dmitry Gelfand	25
Félicie d'Estienne d'Orves	27
Heinz Mack	29
Hervé Charles	32
Ivana Franke	34
Jacques Perconte	36
Jean-Pierre Luminet	39
Joost Rekveld	41
Magali Daniaux & Cédric Pigot	43
Marina Gioti	45
Nancy Holt	48
Robert Irwin	50
Semiconductor	51
Stéphanie Roland	54
Volet Films	56
Cécile Hartmann	57
Donald Abad	58
Eva L'Hoest et James Vaughan	59
Francis Alÿs	60
Giulia Grossmann	61
Hervé Charles	62
Mathilde Lavenne	63
Paulius Sliaupa	65
Semiconductor	66

Volet Performances	67
--------------------	----

Evelina Domnitch & Dmitry Gelfand	68
Germaine Kruip	69
Nicolas Montgermont	71
Ronan Masson	73
RYBN	74
Zombie Zombie (DJ Set)	75

En Concomitance au sein du vaisseau	76
-------------------------------------	----

Josephine Topolanski	78
Miguel Miceli	80

CWB / Paris	81
-------------	----

Contacts	81
Accès et horaires	82

INTRODUCTION

(....) Et pourtant puisque la carte est une abstraction,
elle ne peut pas couvrir la Terre à l'échelle 1 :1.
Des complexités fractales de la géographie réelle,
elle ne perçoit que des grilles dimensionnelles.
Les immensités cachées dans ses replis échappent à l'arpenteur.
La carte n'est pas exacte ; la carte ne peut pas être exacte.

Hakim Bey

Deep Fields est la première intrigue de notre Saison *Catalyse_Dissidence & Perspectivisme* dont le nom même conjecture des sondes d'univers artistiques limiers et des percées dans les immensités cachées.

Notre Xéno entité qui aspire à être tout autre que l'antichambre d'institutions muséales ou un ersatz de canons préexistants - qui tend à être un espace où se privilégie l'expérience du vécu, de la sensation et de l'esthétique - au sens étymologique du terme se référant à l'aisthêtikos définissant la science du sensible – qui se virtualise comme un vaisseau où penser les possibilités en lieu et place des probables et d'où se distillent les vertus de la *désobéissance épistémique*¹ s'ouvre en 2026 sur une exposition qui enquête, je cite « dans les marges du visible² ».

En saison précédente, des indices furent semés et plusieurs expositions et *anarkhè-exposition* inspirées par les enjeux _ liés au sidéral, au cosmique, aux non-encore considérés, aux entités subalternisées _ dont se sont saisis de nombreux artistes belges et internationaux sont par cette proposition ainsi prolongés.

L'Inquiétante Étrangeté_Das Unheimliche_ est bien une impulsion proleptique affichée par la fiction heuristique qu'est *Deep Fields* qui entend virtualiser les avatars de notre temps et attester des interrogations posées à l'endroit de ce qui à l'aune de nouveaux instruments d'observation, de regards féralisés aussi, s'offrent à l'appréhension. *La carte n'est pas exacte ; la carte ne peut pas être exacte.*

Deep fields est aussi « un projet cosmopolitique, perspectiviste³ au sens métaphysique du terme, un sabotage du fatal qui incite à l'ensauvagement des épistémès, au déracinement et ultimement au déboulonnage de ce qui se donne pour inéluctable, intangible & téléologiquement donné.⁴ »

Deep Fields rassemble des artistes ancré.e.s en Belgique et à l'international qui partagent cette conviction que l'univers demeure en expansion et que cette terre demeure alien et que tant demeure à arpenter.

Bienvenue au-delà des démarcations et paysages, bienvenue en hors-frontières.

*Nous rêvons de voyager à travers l'univers ;
l'univers n'est-il donc pas en nous ?*

Novalis

Stéphanie Pécourt
Directrice

1 - Expression empruntée à Walter Mignolo - sémiologue argentin et professeur de littérature à l'Université de Duke (USA)

2 - Manifeste de l'exposition Deep Field signé par Félicie d'Estienne d'Orves & Olivier Schefer

3 - Les fondements de l'approche perspectiviste de l'anthropologue Eduardo Viveiros de Castro sont à lire dans son ouvrage *Métaphysiques cannibales – lignes d'anthropologie post-structurale* – Edition Presses Universitaires de France – Paris – 2009

4 - Référence au Manifeste de Symbiosium 2 #Cosmologies spéculatives – Abyssales/Sidérales & Synthétiques – avril 2025

Deep Fields

We are dealing with the limits of an experience.

Robert Irwin

Le télescope Hubble, qui pointe une portion apparemment vide de la carte du ciel, ouvre en 1995 de nouvelles fenêtres de perception sur des milliers de galaxies inconnues à ce jour. Depuis lors les frontières du perceptible ne cessent d'être repoussées et élargies, donnant lieu à de nouvelles preuves tangibles : découverte de la première exoplanète, première image du fond diffus cosmologique par le satellite Planck, découverte du Boson de Higgs, détections d'ondes gravitationnelles, photographie d'un trou noir. Tout un parcours se dessine de l'astrophysique à la physique quantique, de l'infiniment grand à l'infiniment petit.

Deep Fields réunit des artistes qui sondent et explorent les champs profonds : des paysages lointains et désertiques aux champs mobiles et instables de particules. Confrontés à l'irreprésentable et à l'invisible, ils interrogent la perception, sans cesse renvoyée à ses propres limites, à ses cadres et ses frontières. Leurs œuvres sont des traces d'événements, les échos matériels et psychiques d'horizons traversés, des champs d'énergie dont le corps reste partie prenante. Ce ne sont plus des objets isolés ni des images arrêtées, mais des oscillations, des vibrations magnétiques et lumineuses. *Deep Fields* propose d'arpenter des territoires de la physique contemporaine, d'enquêter dans les marges du visible et de sortir des espaces de contrôle.

Félicie d'Estienne d'Orves & Olivier Schefer_Curateurs

PARCOURS D'EXPOSITION

Le poème concret de Nancy Holt, *The World Through a Circle 2*, nous fait pénétrer dans le tout du monde par une fenêtre – un cercle – dont la limite ouvre paradoxalement le regard à des horizons infinis. Telle la frontière immatérielle d'un trou noir dessiné par Jean-Pierre Luminet en 1978. Comme en écho, la demi-sphère convexe, *Corps noir*, d'Ann Veronica Janssens confronte notre regard à ses limites et le projette dans une singularité cosmique. D'autres passages de l'espace-temps sont explorés avec les vortex liquides d'Evelina Domnitch et Dmitry Gelfand. Le plan de l'architecture monumentale du *Star Axis* de Charles Ross cadre le regard sur 26 000 ans de rotation de l'axe terrestre.

Avec *Discreet Piece*, Edith Dekyndt révèle des poussières volatiles. Joost Rekveld nous invite à regarder dans un accélérateur de particules analogique. Claire Williams grave des rêves sur des grains de météorites. La vidéo *20 Hz* de Semiconductor rend visible et audible les vibrations du champ magnétique terrestre, lors d'une tempête solaire.

Ces échelles extrêmes sont indissociables de l'arpentage physique des espaces terrestres effectués par Heinz Mack dans les déserts du Sahara et de l'Arctique. Les échelles lointaines questionnent en retour notre position et la place de notre corps comme l'avait proposé le premier Symposium International sur l'Habitabilité des Environnements organisé par Robert Irwin en 1969, avec des scientifiques de la NASA, dans son atelier ; la séance étant filmée par Larry Bell.

LES CURATEURS

Olivier Schefer est philosophe et écrivain. Spécialiste d'esthétique romantique, de science-fiction et des figures du fantôme.

Il a traduit et édité plusieurs manuscrits philosophiques de Novalis pour les éditions Allia dont *Le Monde doit être romantisé*, *Semences*, *Le Brouillon général*. Il est auteur d'une biographie de Novalis au Félin et d'essais sur l'héritage esthétique et théorique de la période romantique : *Résonances du romantisme* ou encore *Mélanges romantiques. Hérésies, rêves et fragments*.

Il contribue régulièrement à des catalogues d'exposition – *Les Traces du sacré* (Centre Pompidou Paris), *Erre. Variations labyrinthiques* (Centre Pompidou Metz), Anish Kapoor *Svayambh*, Cyprien Gaillard, *Humpty Dumpty* (Palais de Tokyo / Lafayette Anticipations), *Histoires de pierre* (Rome, Villa Médicis), *Formes de la ruine* (Beaux-Arts de Lyon). En 2021, Olivier Schefer publie un essai intitulé : *Sur Robert Smithson. Variations dialectiques*, qui propose une lecture de cette œuvre par le prisme de la science-fiction et de la pop culture. En 2024, il publie une étude sur les dessins de Robert Smithson dans la revue du Centre Pompidou, *Les Cahiers du Musée National d'Art Moderne* (n° 167) : « Posters from Hell. Note sur les peintures et dessins de Robert Smithson entre 1957 et 1962. » Il est également auteur d'essais sur le somnambulisme et les revenants (fantôme, zombie) dans le champ de la littérature et du cinéma, envisagés comme figures cliniques et politiques : *Figures de l'errance et de l'exil. Cinéma, art et anthropologie* (Rouge Profond, 2013), *Les Eaux de la mort. Fantaisies aquatiques* (Rouge Profond, 2016). Sa dernière publication, en 2025, accompagne l'exposition de l'IMEC sur les récits de rêve, *Fragments du rêve. Brouillons, visions, fantômes* (collection « Les lieux de l'archive »).

Félicie d'Estienne d'Orves est artiste plasticienne. Née en 1979 à Athènes, ses installations interrogent la nature de notre perception, la définition des limites de l'espace physique et cosmologique par la lumière et sa vitesse.

En 2019, elle présente au Centre Pompidou (Spectacles vivants), une reconstitution d'un coucher de soleil sur Mars, *Continuum*, une performance en hommage à la musique d'Éliane Radigue (*Koumé, La Trilogie de la Mort*, 1995). Sa série *Étalon lumière*, en suivant le parcours de la lumière rend compte de temporalités de notre système solaire. Dans le désert, les tirs lasers de la série *Cosmographies*, matérialisent des passages entre des astres distants et la Terre. Ses expositions monographiques « Soleils Martiens » (Le Lieu Unique à Nantes, 2022) et « Sortir au jour » (Abbaye de Maubuisson, 2023) questionnent le cycle de vie de la matière et l'évolution des modèles d'astrophysique. L'artiste accorde une importance particulière à l'expérience physique de l'espace. À Louvain, elle transpose des paysages cosmologiques à l'échelle de la marche avec l'« Atome primitif » (Nouveaux Commanditaires, 2021) ainsi que dans la future gare du Parc des Expositions, dans le cadre des projets « Tandems » avec l'architecte Dietmar Feichtinger pour le Grand Paris express.

Son travail a été présenté au Centre Pompidou, au Centquatre-Paris, à La Fabrique Agnès B., à la Nuit Blanche de Paris, au Fresnoy / Scène nationale, au Lieu Unique, à la Fondation Van Gogh Arles, au State Studio (Berlin), au Watermans Arts Center (Londres), au New Art Space (Amsterdam), au TBA Teatro do Bairro Alto (Lisbonne), à Ars Electronica (Linz), au Festival Elektra (Montréal), au Day For Night (Houston), OCAT (Shanghai), au Aram Art Museum (Corée), à la New Media Gallery (Vancouver).

VOLET
EXPOSITION
COLLECTIVE

Ann Veronica Janssens

Corps noir

1994

Plexiglas noir - Edition : 1/3

Collection Institut d'art contemporain, Villeurbanne / Frac Rhône-Alpes

Corps noir est une œuvre murale d'Ann Veronica Janssens en forme de demi-sphère convexe. Elle s'apparente à une lentille en suspension qui inverse les images comme une *camera obscura*. La boule, parfaitement ronde et d'un noir profond, laisse apparaître un espace insaisissable qui sollicite celui qui la contemple : elle l'incite à se demander si la sculpture est convexe ou concave et si elle est bi ou tridimensionnelle. Confronté à cet espace à la fois brillant, transparent et invisible, le spectateur est induit à tourner autour de lui, à vouloir le toucher tout en demeurant dans l'impossibilité de le faire. Le champ visuel de la sculpture se révèle être l'espace qui enveloppe le spectateur. Ce dernier est incorporé au « Corps noir », il fait la double expérience, d'origine baroque, du mouvement de son corps dans l'espace saisi à la fois par l'image-miroir et par la présence réelle.

Née en 1956 à Folkestone (Angleterre, Royaume-Uni), **Ann Veronica Janssen** vit et travaille à Bruxelles (Belgique).

Le travail d'Ann Veronica Janssens est montré sur la scène internationale depuis le début des années 90. Elle a représenté la Belgique (avec Michel François) à la 48e Biennale de Venise en 1999 et exposé dans de nombreuses institutions, notamment en France, en Belgique, en Allemagne ainsi qu'aux États-Unis.

En 2017, Ann Veronica Janssens présente l'exposition monographique *Mars* à l'Institut d'art contemporain, Villeurbanne, puis expose également au SHED - Centre d'art contemporain de Normandie et à Kiasma, Helsinki. Ces trois expositions donnent lieu à l'édition d'un important catalogue.

En 2020, Ann Veronica Janssens présente l'exposition monographique *Hot Pink Turquoise* au Louisiana Museum of Modern Art au Danemark, avec là encore publication d'un catalogue conséquent.

En 2023, Pirelli Hangar Bicocca, Milan, invite Ann Veronica Janssens à présenter *Grand Bal*, une rétrospective de quarante ans de carrière, avec des projets historiques et de nouvelles productions. Ann Veronica Janssens développe depuis la fin des années 70 une œuvre expérimentale qui privilégie les dispositifs *in situ* et l'emploi de matériaux volontairement très simples, voire pauvres (bois aggloméré, verre, béton) ou encore immatériels, comme la lumière, le son ou le brouillard artificiel.

À travers des interventions dans l'espace urbain ou muséal, l'artiste explore la relation du corps à l'espace, en confrontant le spectateur (voire en l'immergeant) à des environnements ou dispositifs qui provoquent une expérience directe, physique, sensorielle, de l'architecture et du lieu, et qui renouvellent à chaque fois et pour chacun l'acte de percevoir.

Les premiers travaux d'Ann Veronica Janssens étaient - c'est ainsi que l'artiste les nomme - des « super espaces » : « des extensions spatiales d'architectures existantes », << des lieux de captation de la lumière, écrans de béton et de verre, d'espaces construits comme des tremplins vers le vide >> (*in Ann Veronica Janssens*, Musée d'art contemporain de Marseille, 2004). Un vide que l'artiste voulait « mettre en mouvement, lui conférant une sorte de temporalité ». Dans cette réflexion sur le vide et à travers des dispositifs minimalistes, les œuvres de l'artiste ont pour objectif de déstabiliser les habitudes perceptives, de fluidifier ou densifier la perception, en jouant avec la matérialité, grâce à la lumière.

Les recherches d'Ann Veronica Janssens ont ainsi, au cours du temps, conduit l'artiste à expérimenter diverses modalités plastiques propres à perturber la perception : du miroitement des surfaces aux couleurs mouvantes de matériaux chimiquement sensibles à la lumière, en passant par les mélanges instables de matières et les effets hypnotiques de séquences lumineuses alternées.

Avec les œuvres d'Ann Veronica Janssens, le spectateur est confronté à la perception de « l'insaisissable » et à une expérience sensorielle où il franchit le seuil de la vision claire et maîtrisée, où il perd le contrôle de ses sens. Il s'agit d'une déconstruction de l'objet, « au-delà du miroir », au sens où le spectateur est ramené de façon tout à fait fondamentale à son corps et à ses émotions perceptives profondes, à une expérience active de la perte de contrôle, de l'instabilité, qu'elle soit visuelle, physique, temporelle ou psychologique. L'usage du brouillard artificiel va dans ce sens et les œuvres qui l'utilisent plongent le spectateur dans une situation où la perte de repères ouvre un espace imaginaire, vide de matière, où le corps bascule hors du temps et de l'espace.

i-ac.eu/fr/artistes/155_ann-veronica-janssens



Ann Veronica Janssen, *Corps Noir*, Collection Institut d'art contemporain Villeurbanne - Rhône Alpes @Adagp, Paris

Charles Ross

Solar burn in the time it takes sunlight to reach the earth

1977

Gravure solaire sur panneau Masonite laqué - Titré, signé et daté au bas de l'œuvre - 37 x 46 cm

Courtesy Collection Loïc Malle, Paris

Il faut 8 minutes et 19 secondes à un photon de lumière pour parcourir la distance séparant le Soleil de la Terre. Le dernier photon de lumière à avoir frappé ces *Solar Burns* se trouvait sur le Soleil au moment où la brûlure du tableau a commencé.

Orbits in Time : Star Axis

1977

Dessin, techniques mixtes sur papier - 101,6 x 152,4 cm.

Courtesy : Charles Ross

Star Axis est une œuvre de Land Art conçue pour observer les étoiles. Créées par l'artiste Charles Ross, toutes les formes et tous les angles de *Star Axis* sont déterminés par les alignements entre la Terre et les étoiles qui sont ainsi intégrés à l'architecture, afin qu'ils puissent être appréciés sous leur forme physique et à l'échelle humaine.

Toutes les œuvres de Charles Ross font interagir la lumière, le temps et le mouvement de notre planète. Ross a conçu *Star Axis* en 1971 et a commencé à la construire en 1976, après avoir parcouru le sud-ouest des États-Unis pendant quatre ans à la recherche du site idéal, c'est-à-dire un plateau où l'on pourrait se tenir à la frontière entre la terre et le ciel. Construit en terre, en granit, en grès, en acier inoxydable et en bronze, *Star Axis* mesure l'équivalent d'un immeuble de dix étages en hauteur, et 160 mètres de largeur. *Star Axis* est un observatoire à œil nu qui offre une expérience intime pour percevoir la manière dont l'environnement terrestre interagit avec l'espace stellaire.

Il a été conçu en rassemblant plusieurs alignements d'étoiles qui se produisent à différentes échelles de temps, afin de leur permettre de former une architecture.

Le *Star Tunnel*, au cœur de *Star Axis*, est exactement parallèle à l'axe de rotation de la Terre et désigne le pôle Nord céleste, caractérisé par l'étoile Polaire.

En montant les escaliers du *Star Tunnel*, il est possible d'observer la manière dont l'alignement de la Terre change par rapport aux étoiles au cours d'un cycle de 26 000 ans appelé « précession ».

Au fil du temps, l'axe de la Terre se déplace lentement pour pointer vers différentes régions du ciel, expliquant la manière dont les étoiles tournent autour du pôle en cercles de tailles différentes selon les périodes de l'histoire.

Le *Star Tunnel* pointe dans la direction sur l'étoile Polaire et permet de saisir toutes ses orbites changeantes à travers les âges.

À l'intérieur du *Star Tunnel*, un escalier de dix étages donne accès à une ouverture circulaire, laissant apparaître des vues de plus en plus grandes du ciel, chacune encadrant une orbite de l'étoile Polaire correspondant à certains moments choisis du cycle de précession de 26 000 ans, qu'ils soient passés ou futurs.

Les marches sont datées pour identifier les années ; ces mêmes dates sont gravées dans les rampes en acier de l'escalier en acier inoxydable.

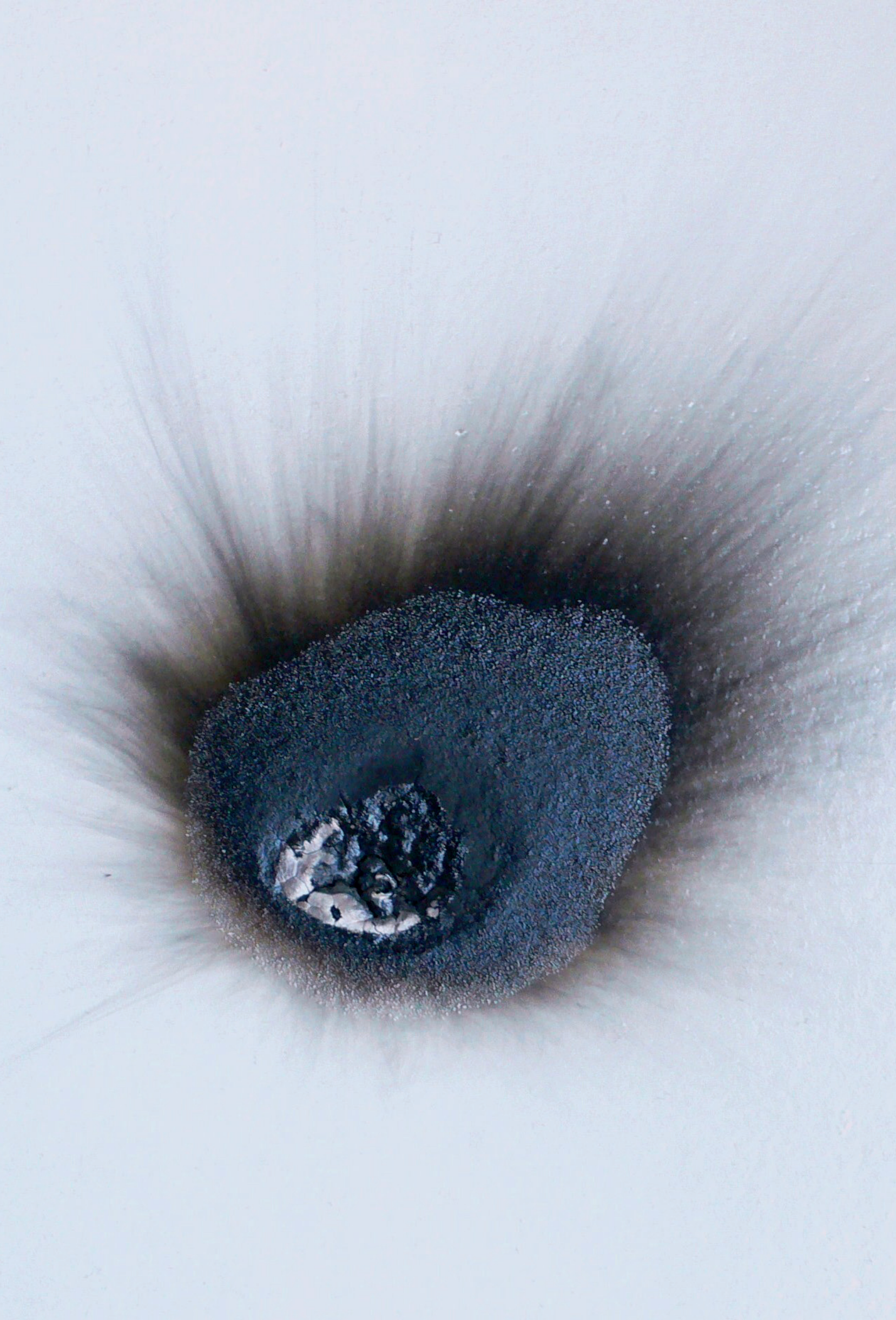
La plus petite orbite de l'étoile Polaire, vue depuis la dernière marche (qui correspond à 2100 après J.-C.), a environ la taille d'une pièce de dix centimes tenue à bout de bras. La plus grande orbite, qui a été atteinte en 11000 avant notre ère et le sera à nouveau en 15 000, est encadrée depuis la dernière marche et englobe tout le champ de la vision.

staraxis.org

Charles Ross (né en 1937) est un artiste contemporain américain célèbre pour ses œuvres explorant la matérialité de la lumière, le temps et le mouvement planétaire. Sa pratique fait feu de différents médiums, à l'image de ses installations *in situ* à grande échelle utilisant des prismes agissant avec le spectre solaire, mais aussi des « brûlures solaires » créées en concentrant la lumière du soleil à travers des lentilles, des peintures exécutées à l'aide de dynamite et de pigments en poudre, et de *Star Axis*, une œuvre environnementale conçue pour observer les étoiles. Ross a émergé sur la scène artistique dans les années 1960, au même moment que le minimalisme : il est considéré comme l'un des précurseurs de l'« art prismatique » – qui est subdivision de ce mouvement – ainsi que comme l'une des figures majeures du Land Art. Son travail fait appel à la géométrie et à la production en série, donnant naissance à des formes et à des surfaces particulièrement lisses et élégantes, mais aussi à des concepts scientifiques afin de donner à voir des phénomènes optiques, astronomiques et perceptifs. Selon Dan Beachy-Quick, critique d'art auprès d'*Artforum*, « les mathématiques, en tant que manifestation des lois cosmiques fondamentales – élégance, ordre, beauté –, sont un principe qui sous-tend l'œuvre de Ross... Il est en quelque sorte un créateur-médium, inventant divers stratagèmes pour que le soleil et les étoiles deviennent créateurs par eux-mêmes ».

Ross a notamment exposé au Getty Center et au le Museum of Contemporary Art de Los Angeles, au Museum of Modern Art, à PS1 et à la Dwan Gallery de New York, et au Museum of Contemporary Art de Chicago. Ses œuvres sont présentes dans les collections du Whitney Museum of American Art, du Centre Pompidou et du Los Angeles County Museum of Art, entre autres institutions. En 2011, il se voit décernée la prestigieuse Bourse Guggenheim. Il vit et travaille entre Manhattan et le Nouveau Mexique, avec son épouse la peintre Jill O'Bryan.

charlesrossstudio.com



Charles Ross, Solar Burn, Collection Loïc Malle, Paris

Claire Williams

~13.77 billion years ago

2024

Poussière cosmique, nanogravures, laser, verre, et les rêves de Al, Lucie, Nora, Laura et Claire

Il y a approximativement 13.7 milliards d'années des matières-énergies ont jailli du néant, au début de l'univers, constituant les matières invisibles de nos mondes. Des éléments de rêves nocturnes collectifs sont nanogravés sur des petites particules de poussières cosmiques et rendus à peine visibles par un faisceau de lumière qui les éclairent. Certaines sont destinées à être relâchées en orbite autour de la terre et d'autres enfouis profondément sous elle.

Les corps célestes des météorites primitives sont constitués de grains de poussière née au moment de la formations de notre système solaire et portent les mémoires aussi anciennes que la création du cosmos telle que les 1ers atomes, molécules, étoiles et galaxies.

Ces micrométéorites gravées d'images vues lors de rêves ou se façonnent des appareils et créatures étranges qui explorent d'autres matérialités s'inscrivent parmi toutes les autres matières-énergies connus et inconnus qui forment nos mondes : les ondes électromagnétiques, la psyché, l'âme, les hallucinations, l'imagination, les émotions, la mémoire, la magie, les photons, le plasma, la matière et l'antimatière, l'énergie noire...

Crédits : Produit dans le cadre de la résidence Arts et Sciences portée par le Musée d'art contemporain en plein air du Sart Tilman en collaboration avec Réjouissiences (ULiège), avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles, 2023-2024.

Collaboration menée avec le laboratoire de nanotechnologies de l'unité de recherche CESAM (Complex and Entangled Systems from Atoms to Materials) et le département de recherche (UR) CESAM en nanosciences et nanotechnologies de l'Université de Liège avec la complicité du Prof. Alejandro SILHANEK (EPNM) et le Prof. Duy NGUYEN (SPIN) et Emile FOURNEAU. Verrerie scientifique de l'université de Liège par Héloïse Colrat.

Les œuvres de **Claire Williams** prennent la forme d'antennes tissées, de sculptures en verres emplis de plasma ou encore d'appareils qui captent l'invisible. Des données de radios-télescopes se matérialisent en points tricotés, en vibrations sonores ou encore sous forme de pulsations lumineuses. Elle façonne des sculptures électroniques afin de rendre visible les mouvements électromagnétiques allant du cosmos à notre magnétosphère, aux ondes radios traversant notre environnement terrestre ou encore celles émanant de nos corps et de nos activités psychiques. Elle travaille actuellement en duo dans « Les Æthers » qui collectent et réactivent les pratiques des invisibles retrouvés dans les archives des sciences occultes et expérimentales du XIX^e XX^e siècle.

Claire Williams vit à Bruxelles. Diplômée d'un master en Design Textile à l'ENSAV La Cambre et du Fresnoy studio nationale des arts contemporains. Elle expose à l'international et est intervenante dans les écoles d'arts supérieurs. Son travail a été exposé dans des festivals arts numériques, arts sonores et des expositions collectives telle que Bozar (Be), Le Fresnoy (FR), Conflux (NL) Centre Wallonie Bruxelles (Paris), La friche de belle de mai (FR), Biennal Chroniques (FR), Ososphère (FR), Scopitone (FR) Red Room (TWN), Grenier a Sel (FR), Tamat (BE), Transnumériques (BE) Digital Encounters (UK), Festival voix de femmes (BE), Hangar (ES), Halles Saint Géry (BE), Le Signe (FR), Site St Sauveur (FR) etc. As well as solo shows at Le Vecteur (BE), la Manufacture (FR), Constant (BE) and the Centro Cultural Puerta de Castilla (ES).

xxx-clairewilliams-xxx.com



-13.77 billion years ago, Claire Williams @CW

Daniela de Paulis

768 000 km

2011

Environnement sonore stéréo, 8'19"

768 000 km est la distance aller-retour entre la Terre et la Lune. Le son de l'œuvre est l'enregistrement de la voix de l'artiste lisant le deuxième chant du *Paradis* de Dante. Dans ce chant, l'auteur demande à sa muse et guide spirituelle Béatrice de lui expliquer pourquoi il y a des taches sombres sur la Lune. Alors qu'elle lui retourne la question, il lui explique que selon lui, ces taches sombres résultent de différences de densités au sein du corps céleste.

Pendant la lecture, la voix de l'artiste a été convertie en ondes radio et transmise en temps réel vers la Lune par une équipe d'opérateurs du radiotélescope de Dwingeloo, aux Pays-Bas. Après avoir été réfléchi sur la surface lunaire, la voix a été reçue simultanément par une station de radio en Angleterre et une autre en Italie, créant ainsi un enregistrement sonore stéréo. Dans le paysage sonore qui en résulte, un léger décalage est perceptible entre les deux enregistrements reçus à deux endroits différents de la Terre. Le son retranscrit ainsi l'espace cosmique en trois dimensions, auxquelles s'ajoute une composante temporelle. L'enregistrement vocal a parcouru un total de 768 000 kilomètres jusqu'à la Lune puis vers la Terre en deux secondes et demie ; il est revenu vers nous fortement déformé en raison de la perte de données survenue pendant le trajet. Le bruit de fond de l'univers est également perceptible sous la forme d'un sifflement continu. Lors de l'enregistrement de la voix réfléchi par la Lune, l'artiste et les opérateurs radio n'ont utilisé aucun filtre correcteur. La pièce sonore restitue ainsi le bruit de différents types d'ondes radio traversant l'espace entre les deux astres au moment de la transmission et de la réception.

« Je suis une artiste multimédia travaillant de manière expérimentale dans les domaines de la performance en direct, du son et de la vidéo. Ma pratique artistique investigate la notion de réalité telles qu'elle est présentée par les sciences naturelles, en particulier la radioastronomie, les neurosciences et la recherche spatiale. Elle prend la forme de collaborations internationales, interdisciplinaires et ambitieuses dont le but est de mettre en scène des expériences transformatrices ayant un impact durable sur le plan subjectif et sociétal. Mes travaux s'adressent à un public international, culturellement et socialement varié ; ils aspirent à une certaine innovation formelle, artistique et technologique. Depuis 2009, je développe des projets en collaboration avec des radioastronomes et des neuroscientifiques, en utilisant les technologies radio pour créer un lien introspectif entre les individus et l'espace extra-atmosphérique. Au cours des deux dernières décennies, les technologies radio ont influencé ma pensée et ma pratique artistique. Dans le cadre de mon travail, je collabore avec des équipes scientifiques qui exploitent des installations de pointe, notamment l'observatoire de radioastronomie Mullard (Royaume-Uni), l'observatoire de Green Bank (Virginie-Occidentale, États-Unis), l'Allen Telescope Array en (Californie, États-Unis), le radiotélescope de Sardaigne et celui de Medicina (Italie), ainsi que des sites patrimoniaux comme le Radiotélescope de Dwingeloo aux Pays-Bas et l'Observatoire de Bochum en Allemagne. Mes projets sont généralement ouverts à l'interprétation et prennent la forme d'événements collaboratifs et participatifs en direct qui font interagir l'environnement terrestre à l'espace extra-atmosphérique. Dans mon travail, les phénomènes astronomiques comme la rotation de la Terre, la distance entre la Terre et la Lune et d'autres corps célestes deviennent des agents actifs de la performance, proposant aux participants un engagement direct et leur permettant de vivre les événements planétaires et cosmiques au moment-même où ils se produisent. Je considère que ma pratique relève du « théâtre cosmique », c'est-à-dire d'une extension de l'espace et du temps de la performance vers celui du cosmos. Dans mes événements en direct, les machines et les technologies spatiales telles que les transmissions radio sont autant d'outils qui relient les participants au cosmos ; les objets de l'espace, notamment les satellites et les engins spatiaux, deviennent des interprètes essentiels de l'environnement théâtral et permettent au récit de l'événement de dépasser les frontières terrestres. Mes œuvres s'inspirent des pratiques contemporaines théâtrales et chorégraphiques de l'improvisation libre. Les potentialités ouvertes et flexibles de l'improvisation libre issues des pratiques scéniques se traduisent dans ma méthodologie artistique, dans laquelle les participants rejoignent le projet à n'importe quel moment, devenant ainsi de véritables agents du processus de création. Chaque projet est développé de manière collaborative, en réunissant aussi bien des spécialistes internationaux de divers domaines que le grand public. »

Ancienne danseuse contemporaine, **Daniela de Paulis** est une artiste multimédia et directrice artistique qui expose dans le monde entier. Elle est également opératrice radio agréée (indicatif d'appel IUOIDY). Sa pratique artistique tire parti de l'Espace au sens large du terme. Depuis 2009, elle intègre les technologies radio et la philosophie à ses projets artistiques. Elle est artiste associée auprès de l'Institut SETI (Californie) et chercheuse invitée à l'Observatoire de Green Bank (Virginie occidentale), avec le soutien de la bourse Baruch Blumberg pour l'astrobiologie. Elle collabore avec des instituts de recherche de renom comme l'ESA (Agence spatiale européenne), l'INAF (Institut italien de recherche en astrophysique), le Centre Donders pour la neuroimagerie cognitive et l'Université de Cambridge. Pour ses projets, elle utilise des radiotélescopes de pointe tels que le télescope de Green Bank (Virginie-Occidentale), l'Allen Telescope Array (Californie), l'observatoire de radioastronomie Mullard (Royaume-Uni), le radiotélescope de Sardaigne et celui de Medicina (Italie). Précédemment, elle a collaboré avec des opérateurs radio travaillant sur des sites historiques comme l'observatoire radio de Bochum (Allemagne) et le radiotélescope de Dwingeloo (Pays-Bas). En 2009, elle a développé la technologie Visual Moonbounce (également appelée EME-SSTV) en collaboration avec des opérateurs radio internationaux.

Depuis deux décennies, elle développe des projets innovants combinant les technologies radio, les arts du spectacle vivant et les neurosciences. En 2024, elle a été élue membre correspondante de l'IAA (Académie internationale d'astronautique). Depuis 2015, elle est membre du comité SETI (Search for Extraterrestrial Intelligence) de l'IAA.

Elle participe à la conférence EVA (Electronic Visualisation in the Arts) de Londres et est membre du comité de rédaction de la collection « Springer Space and Society ». Au-delà de sa pratique artistique, elle a publié des articles universitaires dans des revues comme *Leonardo MIT Journal*, *Routledge*, *Springer*, *Cambridge University Press*, *Oxford University Press*, *Inderscience*, *Acta Astronautica* et *RIXC*. Elle a reçu le prix Art of Neuroscience 2022 pour son projet *Mare Incognito*, également sélectionné dans des festivals internationaux et présenté dans *Scientific American*. Son projet *A Sign in Space* a remporté le prix de la Gizmodo Science Fair 2024, a été sélectionné pour la Billingham Cutting Edge Lecture lors du Congrès international d'astronautique en 2022 et 2024, et a été présenté dans des médias du monde entier, notamment le *New York Times*, *CNN*, *CBC*, *ABC Australia*, *Wired* et *Scientific American*. Elle est la lauréate 2023 du prix Europlanet pour l'engagement du public. En novembre 2023, l'Union astronomique internationale a baptisé l'astéroïde 52959 Danieladepaulis en son honneur.

danieladepaulis.com

Edith Dekyndt

Discreet Piece

1997

Installation vidéo

Collection Frac Franche-Comté

L'œuvre s'inscrit dans une recherche poétique du fugace et de l'éphémère, offrant une « échappatoire à la réalité ». Jouant avec notre perception, celle-ci soumet l'expérience du visiteur au hasard des courants d'air qui impactent son installation. Une source de lumière focale est installée dans une pièce vide de sorte que le faisceau lumineux rend visible les particules de poussière qui le traversent. Une caméra capte ces éclats blancs et les retransmet en direct par projection vidéo. Telle une sculpture de lumière, l'image obtenue par ce dispositif, en modifiant les échelles, plonge le visiteur dans l'univers de l'infiniment petit.

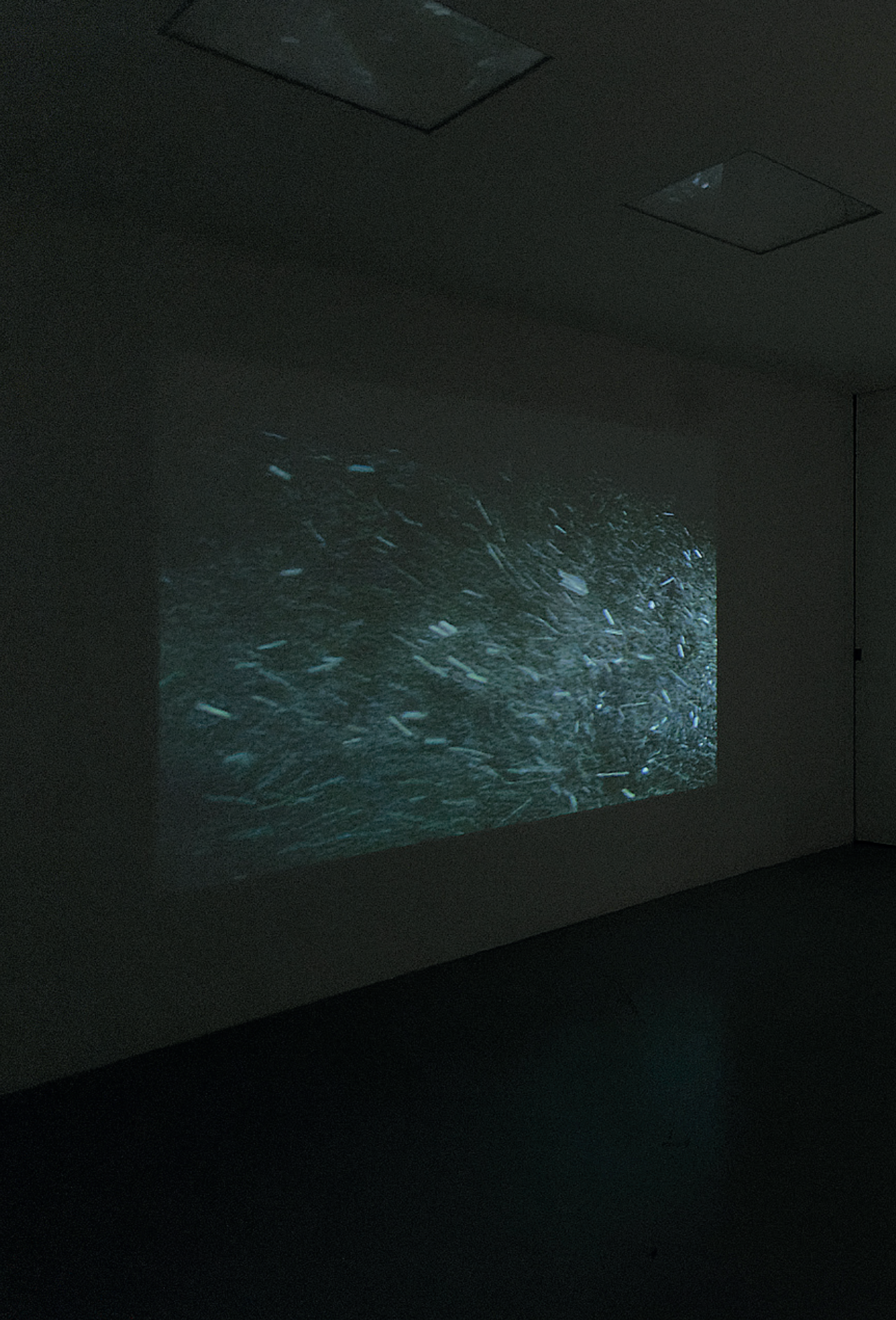
Née en 1960 à Ypres, Belgique, **Edith Dekyndt** vit et travaille à Bruxelles et Berlin.

Edith Dekyndt est une artiste dont les œuvres proposent des expériences sensorielles basées sur l'observation minutieuse de la matière et des contextes culturels qui l'englobent. Après des études en communication, Dekyndt entre à l'École des beaux-arts de Mons. De nature processuelle et conceptuelle, son approche s'intéresse aux objets, souvent ordinaires, qui composent le quotidien et à leur transformation au contact d'environnements naturels et architecturaux. Ses installations et performances intègrent des objets naturels et usinés, des photographies, des vidéos, du son et de la lumière, laquelle occupe une place centrale dans son travail. Chacun de ses projets s'ancre dans l'observation d'infimes détails à travers lesquels des objets et des situations d'apparence quelconque deviennent à la fois sublimes et bouleversants. Ils invitent le spectateur à prendre conscience de l'équilibre précaire des phénomènes chimiques et physiques, ainsi que de la nature transitoire et fluide du monde matériel.

Ses expositions personnelles récentes incluent *Aria of Inertia*, Chapelle Laennec, Paris (2022) ; *The Memory Of Everything In The World*, Galerie Karin Guenther, Hambourg (2022) ; *Concentrated Form of Non-Material Energy*, Stiftung St. Matthäus, Berlin (2022) ; *Visitation Zone, Part. II*, Le Marais, Le Val St Germain (2021) ; *The Ghost Year*, Greta Meert Gallery, Bruxelles (2020) ; *The White, The Black, The Blue*, Kunsthaus Hamburg (2019) ; *Blind Objects*, Carl Freedman Gallery, Londres, (2017) ; *They Shoot Horses*, Konrad Fischer Gallery, Berlin, (2017) ; *Air, rain, pain, wind, sweat, tears, fear, yeast, heat, pleasure, salt, dust, dreams, odors, noises, humidity*, DAAD Gallery, Berlin, (2016) ; *Ombre indigène*, Wiels, Bruxelles (2016) et *Théorème des foudres*, Le Consortium, Dijon, France (2015).

Ses œuvres sont présentes dans des collections publiques et privées telles que Centre Pompidou, (Paris), Moma (New York), Skulptur Park de Cologne, Crandford Collection (Londres), Albright-Knox Collection (New York), CNAP, (Paris), Pinault Collection (Paris), Kunsthalle Hamburg, Allemagne, Buffalo Museum, (USA), Kadist Collection (Paris), MUDAM (Luxembourg), Kunst Museum (Lichtenstein), Cadic (Amsterdam), FRAC Picardie, Frac Lorraine, Frac Bretagne, Frac Pays de la Loire, Frac Alsace, Frac Réunion, (France), Mukha (Anvers), BPS 22 (Charleroi).

edithdekyndt.be



Edith Dekyndt, *Discreet Piece* - Collection Frac Franche Comté @Adagp, Paris Crédit Blaise Adillon

Els Vermang

gamma

2025

Cadres en acier avec vitrage intégré

1 pcs 310 * 30 * 15 cm

L'œuvre 'gamma' s'intéresse au rayonnement électromagnétique en rendant visible et tangible le spectre visible à l'œil humain, la lumière. Elle y parvient en capturant un rayon lumineux et en le réfractant à l'aide d'un vitrail. Le titre de l'œuvre, 'gamma', est le nom de la particule élémentaire du modèle standard de la physique des particules qui transporte la force électromagnétique, le photon. Elle est appelée 'particule de lumière' et est désignée par la lettre 'gamma'. Michael Faraday, le scientifique anglais qui a découvert la relation entre l'électricité, le magnétisme et la lumière, a également mené des recherches sur les séances de « table tournante », très populaires au XIX^e siècle. Les participants interprétaient une table tournant sur son axe comme une présence surnaturelle. Ce mouvement serait causé par des fluctuations du champ électromagnétique, qui devenait ainsi l'objet de pratiques surnaturelles.

Els Vermang (Leuven, Belgique, °1981). Dans sa recherche sur l'interaction entre le matériel et l'immatériel, Els mobilise une vaste expérience dans le champ de l'art numérique, dont elle interroge la généalogie au regard d'une culture propre et de ses continuités tissant des lignes de dialogue fécondes avec l'art conceptuel, ouvrant ainsi à des réflexions sur les forces invisibles qui régissent l'univers. Els s'intéresse particulièrement aux contrastes entre les croyances scientifiques et spirituelles, comme on peut le voir dans les théories de la création et celles des forces naturelles et surnaturelles (telles que la force magnétique par opposition au magnétisme et les pouvoirs médicaux par opposition aux pouvoirs paramédicaux). Mettre en perspective le mesurable et l'immesurable est donc au cœur de son travail. Ses œuvres sont l'expression d'un processus systématique et utilisent un vocabulaire élémentaire.

elsvermang.xyz



Els Vermang, gamma @Studio Gilles Valer

Eva L'Hoest

The Inmost Cell

2021

Gravure laser 3D dans du cristal, dalle LED

Gravées dans des blocs de cristal, des figures issues du film *The Inmost Cell* (Eva L'Hoest, Biennale de Riga, 2021) apparaissent comme des fragments suspendus : des architectures liquides flottant dans un espace sans gravité. La figure centrale provient du scan 3D d'un fragment de la falaise de Staburadze, légende lettone d'une jeune fille changée en pierre par ses larmes, aujourd'hui partiellement engloutie sous les eaux du barrage de Riga. Au cœur de la matérialité invisible de nos écrans et de nos mémoires numériques, le cristal devient ici le réceptacle de flux figés : larmes, courants, données. L'œuvre conserve ainsi la trace d'un espace intermédiaire où mémoire humaine, mythe et matière numérique se confondent.

Consacred Lightning!

2023

Alliage de bronze et de bismuth - 60 × 90 cm

Dans *Consacred Lightning!*, Eva L'Hoest s'attache à révéler les profondeurs invisibles de notre modernité en donnant forme à un champ enfoui de la matière et de la mémoire collective. En rendant visible la compression de déchets radioactifs conditionnés par BelgoProcess - entreprise belge issue du SCK CEN et spécialisée dans le traitement et le confinement des résidus nucléaires - l'artiste nous invite à contempler ce que nos sociétés préfèrent garder hors de vue : les vestiges de notre désir d'énergie, d'infrastructure et de progrès. Grâce à la précision de la numérisation haute résolution, les formes opaques de ces matériaux comprimés se révèlent en détails, offrant un aperçu de l'intérieur d'un conteneur nucléaire. Ces strates de déchets, issus de la médecine, des télécommunications et de l'industrie, gardent en elles la trace de nos usages du corps, de la parole et de la technologie comme un fossile condensé de la vie contemporaine. Elle interroge les frictions entre le monde technologique et le monde naturel, et montre comment l'énergie et la communication - cette « foudre consacrée », selon l'expression d'un prêtre de la Trinity Church à New York lors de l'inauguration du télégraphe - façonne nos existences, relie nos espaces et tisse la trame complexe de notre civilisation.

Eva L'Hoest est une artiste belge dont la pratique utilise le langage numérique comme un outil archéologique pour sonder les notions d'origine et de mémoire. Par des sculptures, performances et installations audiovisuelles, elle explore comment les images mentales, collectives ou intimes, peuvent être réactivées et transfigurées à travers les technologies. En infiltrant aussi bien les flux de données contemporains que les mythologies premières, elle fait surgir des formes visuelles et sonores qui ouvrent de nouveaux territoires relationnels, à la croisée des mondes, des temps et des médias. Son travail a fait l'objet d'une première monographie institutionnelle, *The Mindful Hand*, au Casino Luxembourg (2025). Il a également été présenté à KANAL – Centre Pompidou (Bruxelles, 2024), à la Biennale de Sydney (2021, cur. José Roca), au WIELS (Bruxelles, 2021), à la Riga Biennale (2020, cur. Rebecca Lamarche-Vadel), à la Biennale de Lyon (2019, cur. Palais de Tokyo) et à l'Okayama Art Summit (2019, cur. Pierre Huyghe). Elle a été résidente à l'ISCP (New York, 2024) et au Biennale College of Art (Venise, 2023), et a reçu le Edward Steichen Award (Luxembourg, 2023). Ses pièces ont également pris la forme de performances, notamment à l'IFFR (2020), ou encore d'une collaboration visuelle avec l'Orchestre philharmonique de Belgique à BOZAR (Bruxelles, 2022).

evalhoest.com



Eva L'Hoest, *Consacred Lightning!* @Luk Vander Plaetse

Evan Roth

Landscapes

2016 - 2020

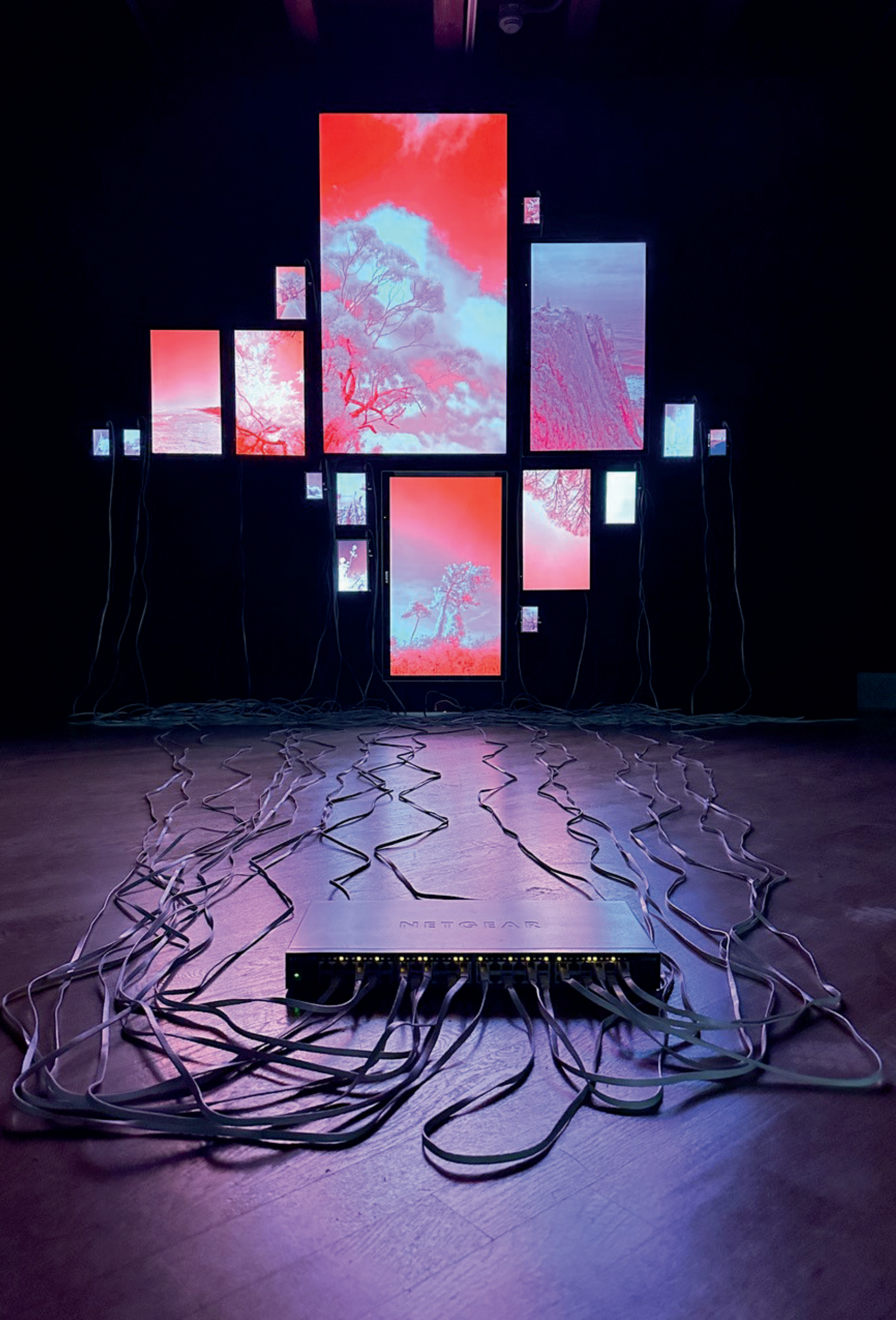
Installation

Avec le soutien de Parsons Paris, Romainville

Le projet *Landscapes* d'Evan Roth est une vaste série de vidéos panoramiques tournées dans plusieurs pays, filmées sur les lieux des points d'ancrage des câbles sous-marins à fibre optique, où s'entremêlent les structures du pouvoir, de la propriété, de l'histoire et des infrastructures de communication. Les séquences ont été filmées à l'aide d'une caméra infrarouge, capturant ainsi une gamme de fréquences similaire à celle des longueurs d'onde utilisées pour transmettre les données mobiles à travers les câbles de fibre optique. Chaque vidéo, particulièrement lente, dure entre 12 et 18 minutes et porte un titre qui indique à la fois son emplacement sur internet (sous la forme d'une adresse URL) et sur le globe (sous la forme de coordonnées GPS), bousculant nos perceptions traditionnelles du paysage ainsi que les liens qu'entretiennent le temps, les écrans et les données. Ce projet, sur lequel il a travaillé pendant quatre ans, a été soutenu par Creative Capital (États-Unis) et ArtAngel (Royaume-Uni).

Evan Roth est un artiste visuel travaillant depuis vingt ans à l'intersection entre l'installation, la photographie, la peinture et la vidéo pour des musées mais aussi pour l'espace public et pour Internet. Une grande partie de son travail bouscule notre perception des systèmes sous-jacents tout en soulignant l'agentivité de chacun. Il perçoit les dix premières années de sa pratique comme une vaste expérimentation autour de la notion de vitesse en réponse à l'essor d'Internet, et les dix années suivantes comme une méditation sur de la lenteur comme manière de résister à l'accélérationnisme. Son travail a fait l'objet d'exposition dans des lieux tels que le Museum of Modern Art de New York, le National Art Center de Tokyo et Les Rencontres d'Arles.

evan-roth.com/timeline



Evan Roth, Landscapes, Galleria d'Arte Moderna e Contemporanea di Bergamo, Bergamo, Italy, 2023

Evelina Domnitch et Dmitry Gelfand

ER=EPR

2017

Installation : eau, laser, son

Avec la collaboration de William Basinski, Jean-Marc Chomaz et LIGO

Avec le soutien de STROOM, Den Haag

Deux tourbillons tournants dans des sens opposés dérivent dans une longue étendue d'eau. Un large faisceau laser les illumine depuis le fond de l'eau, dessinant au plafond des trous noirs entourés d'un halo et reliés par un trou de ver. Les tourbillons peuvent entrer en collision (comme cela se produit dans les détections LIGO), et si le trou de ver se déchire, les trous noirs se dissipent immédiatement. En reliant deux trous noirs par l'intérieur, un trou de ver pourrait-il se former en raison de l'intrication quantique ? Cette conjecture déroutante formulée par Juan Maldacena et Leonard Susskind tire sa source de deux articles publiés en 1935, qui étaient auparavant considérés sans rapport l'un avec l'autre : « The Particle Problem in the General Theory of Relativity » (Le problème des particules dans la théorie générale de la relativité) et « Can quantum-mechanical description of physical reality be considered complete ? » (La description quantique de la réalité physique doit-elle être considérée comme complète ?). Le premier est appelé « article ER », car il postulait l'existence des ponts Einstein-Rosen, actuellement connus sous le nom de trous de ver. Le second article présentait le paradoxe EPR (pour Einstein-Podolsky-Rosen) ou « action fantôme à distance », qui fut plus tard appelé intrication quantique. En reliant instantanément des particules séparées, sans tenir compte de leur proximité les unes par rapport aux autres, l'intrication quantique a été minutieusement testée à des distances toujours plus grandes au cours des 30 dernières années, et s'est imposée comme un aspect fondamental du comportement quantique de la matière. À l'inverse, les trous de ver appartiennent encore au domaine de la pure réflexion théorique. Avec le généreux soutien du LIGO (Laser Interferometer Gravitational-Wave Observatory), d'Isabel De Sena, de Fulcrum Arts et de la Fondation Carasso

Evelina Domnitch et Dmitry Gelfand créent des installations et des performances multisensorielles qui réunissent sciences physiques avec pratiques philosophiques atypiques. Explorant les concepts de perception et de perpétuité, leurs œuvres se présentent comme des phénomènes en constante transformation et offerts à l'observation. Ces événements physiques se produisant sans intermédiaire, directement sous les yeux du regardeur, permettent d'élargir considérablement le seuil de ce qui peut être senti et ressenti. L'immédiateté de l'expérience permet à l'observateur de dépasser la frontière illusoire entre découverte scientifique et élargissement de la perception. Le duo s'est fait connaître grâce à ses collaborations avec des groupes de recherche pionniers, notamment le LIGO (Laser Interferometer Gravitational-Wave Observatory), EU Quantum Flagship et Aerospace Engineering (Université technique de Delft). Ils ont reçu le prix Witteveen+Bos (2019), le prix Meru Art*Science (2018), le prix Media Arts Excellence du Japon (2007) ainsi que cinq mentions honorables xs (2007, 2009, 2011, 2013, 2017). Domnitch et Gelfand ont exposé au Martin-Gropius-Bau (Berlin), à la Biennale de Venise, au MAXXI Museum of 21st Century Art (Rome), au Kiasma Museum of Contemporary Art (Helsinki) et au National Museum of Modern Art (Tokyo).

portablepalace.com



Evelina Domnitch & Dmitry Gelfand, *ER=EPR*, Bergamo1X_crop @ED&DG

Félicie d'Estienne d'Orves

VÉNUS, URANUS

Série *Étalon lumière*, 2016

Acier, LED, électronique, durée variable, 113 x 4 x 3 cm

Projet développé avec Fabio Acero, astrophysicien (AIM / CEA). Données des éphémérides : NASA.

Fabrication : Atelier Delarasse.

L'amplitude variable de ces deux étalons suit la distance qui nous sépare de Vénus et d'Uranus. Chaque jour, la lumière émise par la sculpture traduit cette évolution sur une longueur d'un mètre, en se référant à la position des planètes par rapport à la Terre.

Ainsi, lorsque l'on regarde Uranus, la lumière perçue a mis entre 2 h 20 et 3 heures à nous parvenir, et entre 2 et 14 minutes à voyager depuis Vénus.

L'horizon lumineux de chaque étalon et son rythme continu témoignent d'un temps cosmique, du mouvement permanent des astres de notre système planétaire.

Deep Field

2019

Loupe, diapositive 1x1cm et bougie.

Taille : 15 x 5 cm

Image ©NASA, Robert Williams, and the Hubble Deep Field Team (STScI)

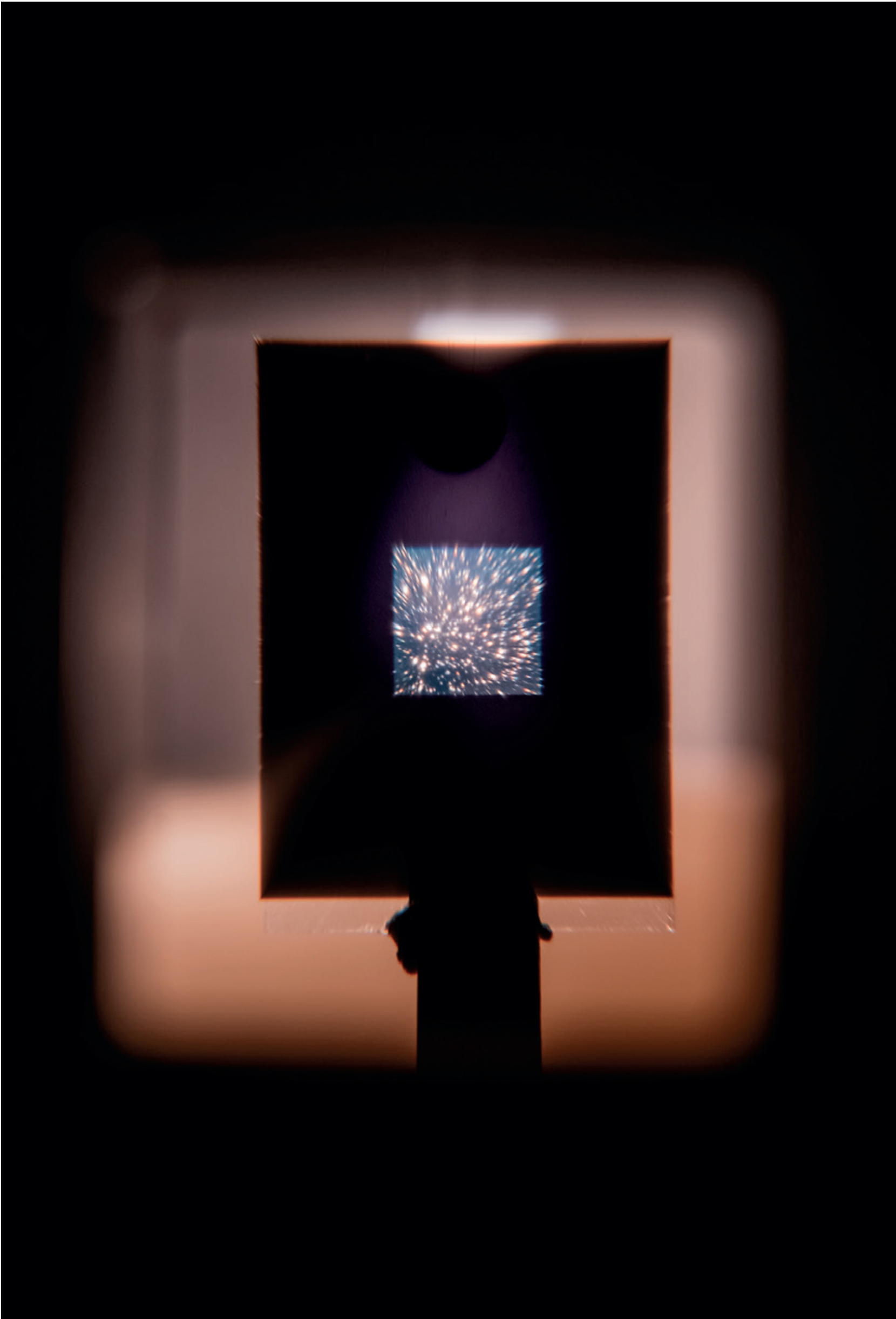
Le terme est emprunté à l'image du télescope Hubble « the Hubble Deep Field » ou « Champ profond de Hubble » parue en 1995.

Dans cette région du ciel en apparence vide, une fenêtre de quelques millimètres a révélé des milliers de galaxies embrassant une perspective cosmique de plus de onze milliards d'années-lumière.

Le HDF (Hubble Deep Field) est une photographie, une preuve visuelle d'une infinité des mondes dont chaque galaxie contient des milliards de soleils.

L'image témoigne d'autres dimensions du réel et projette littéralement la pensée vers de nouveaux horizons.

feliciestiedenorves.com



Félicie d'Estienne d'Orves, *Deep Field* ©David Gallard, Lieu Unique

Heinz Mack

Light prisms in the Arctic

1976

Boîte lumineuse, cadre noir - 45 x 65 x 11 cm

Courtesy Fondation Mack

En 1976, Heinz Mack exécute le pendant nordique de son *Sahara Project* en transportant son « Jardin artificiel » dans les étendues glacées du Groenland. Accompagné du photographe Thomas Höpker, Mack s'aventure dans la baie de Disko située dans le cercle arctique et y crée des sculptures éphémères. Dans un environnement monochrome constitué de glace et de mer, il installe des structures lumineuses flottantes qui scintillent à la lumière mélancolique du soleil de minuit. C'est le cas de son *Light Prism in the Arctic*, composé de voiles en nylon et de prismes en acrylique. À la surface de cette sorte de maquette pour station de recherche flottante, la lumière transcende la matière et se décompose en couleurs spectrales. Avec cette expédition, Mack cherche à créer les conditions d'un dialogue entre la lumière, l'espace et la nature. Il travaille dans des conditions extrêmes, explorant la parenté entre les déserts de sable et de glace, seuls paysages véritablement monochromes au monde. La documentation photographique de Thomas Höpker a capturé ces moments d'une beauté fragile, transformant l'Arctique en une scène d'expérience optique pure.

Tele-Mack

1968

Réalisation : Hans Emmerling et Heinz Mack. Image : Edwin Braun

Vidéo couleur numérique 16 mm, son, 45'40"

Institut für Moderne Kunst Nürnberg, produit par Telefilm Saar GmbH pour le compte de Saarländischer Rundfunk et WDR/Westdeutsches Fernsehen

Réalisé en 1968 par Hans Emmerling et filmé par Edwin Braun, *Tele-Mack* documente le *Sahara Project* de Heinz Mack, une expérience radicale sur la lumière, le mouvement et l'espace. Dans l'immensité du désert tunisien, Mack installe des sculptures scintillantes en aluminium, des reliefs lumineux rotatifs et des stèles monumentales qui, sous l'éclat du soleil, se métamorphosent en architectures éphémères faites de reflets et de couleurs. Le film saisit la fusion de l'art et de son environnement, alors que la lumière devient le principal médium. Conçu comme une « nouvelle forme d'exposition », *Tele-Mack* transcende la simple documentation, faisant de l'image cinématographique un prolongement sensible de la vision lumineuse de Mack. Acclamée à l'échelle internationale, cette œuvre a marqué un tournant dans la carrière de l'artiste et constitue un moment fondateur pour le dialogue entre art cinétique et cinéma.

Heinz Mack est né en 1931 à Lollar (Hesse, Allemagne). Il fréquente l'Académie des Beaux-Arts de Düsseldorf de 1950 à 1953. Il étudie la philosophie jusqu'en 1956 à l'université de Cologne. En 1957, Heinz Mack et Otto Piene fondent le mouvement ZERO à Düsseldorf, et sont rejoints par Günther Uecker en 1961. Ce mouvement artistique, qui fut le point de départ de nombreuses principes esthétiques ultérieures, a réuni des artistes tels qu'Yves Klein, Lucio Fontana, Piero Manzoni, Enrico Castellani, Jean Tinguely et Jan Schoonhoven. Ils ont tous eu une influence marquante sur ZERO, tout en bénéficiant des innovations et de l'énergie du groupe. En l'espace d'une décennie, ZERO est devenu l'un des mouvements d'avant-garde internationaux les plus importants de l'après Seconde Guerre mondiale. En 2014, une grande exposition sur ZERO a été organisée au Solomon R. Guggenheim Museum de New York, suivi d'une itinérance au Martin Gropius Bau de Berlin, au Stedelijk Museum d'Amsterdam et au musée Sakip Sabanci d'Istanbul, attirant près de 700 000 visiteurs.

En 1959, Mack conçoit le *Sahara Project*, exprimant un vif intérêt artistique pour l'exploration de la lumière pure dans des espaces de naturelles intouchées. À partir de 1962, il installe ses « Jardins artificiels » composés de reliefs de sable, d'ailes, de cubes, de miroirs, de voiles et de stèles lumineuses monumentales dans le désert. Cette pratique expérimentale faisant appel à la lumière est présentée dans le film *Tele-Mack* (1968), très vite acclamé et primé. En 1976, Mack réalise ses projets les plus utopiques en Arctique, où il agence sculptures flottantes en acrylique, fleurs lumineuses, pyramides prismatiques, cristaux de glace et radeaux de feu. En 2022, la monographie *Mack – Sahara* est publiée par Hirmer.

Outre sa participation à la documenta 3 (1964) et à la documenta 4 (1977), Mack a représenté l'Allemagne à la 35e Biennale de Venise en 1970. Il a également été professeur à Osaka, au Japon, et a été membre de l'Akademie der Künste de Berlin jusqu'en 1992. En 2015, l'Académie des beaux-arts de Düsseldorf le nomme membre honoraire à l'unanimité.

L'artiste a reçu de nombreuses distinctions prestigieuses, comme le Prix Marzotto (1963), le Premier Prix des Arts Plastiques à la IVe Biennale de Paris (1965), l'Ordre du Mérite de Rhénanie-du-Nord-Westphalie (1992), la Grande Croix fédérale du Mérite de la République fédérale d'Allemagne (2011) et la médaille Moses Mendelssohn (2017).

En 2014, l'ensemble de sculpture *The Sky Over Nine Columns* a été inauguré sur l'île de San Giorgio Maggiore à Venise : elle est constituée de neuf colonnes de huit mètres de haut recouvertes de plus de 850 000 tesselles plaquées en or. L'ensemble a été exposé devant le musée Sakip Sabanci à Istanbul, en 2015, puis transféré à Valence en 2016, où il s'est inséré dans l'architecture futuriste de Santiago Calatrava à la Ciudad de las Artes y las Ciencias. Un an plus tard, l'œuvre a été exposée sur les rives du lac de Saint-Moritz, dans les Alpes suisses.

La lumière est un thème central dans l'art intrinsèquement non figuratif de Heinz Mack. Son œuvre protéiforme comprend des sculptures réalisées dans une grande diversité de matériaux, notamment des sculptures monumentales pour l'espace public, des reliefs, des cubes, des stèles et des rotors lumineux mais aussi des peintures, des dessins, des pastels, des dessins à l'encre, des graphiques, des photographies, des mosaïques, des céramiques, des œuvres conceptuelles, des décors de théâtre, ou encore des créations littéraires.

Les œuvres d'art de Heinz Mack ont été présentées dans près de 400 expositions individuelles et dans de nombreuses expositions collectives. Elles font partie des collections de quelques 170 institutions publiques. Son travail est documenté par une multitude de livres, de catalogues, et de films.

Heinz Mack vit et travaille à Mönchengladbach, en Allemagne, et à Ibiza, en Espagne.

La Fondation Mack

La Fondation Mack est une organisation à but non lucratif fondée par Heinz Mack en 2024. Elle se consacre à la collecte, l'exposition et la conservation des œuvres d'art et des archives de l'artiste. La Fondation possède une importante collection d'œuvres d'art, couvrant toutes les grandes périodes de travail. Elle conserve également de nombreuses archives comme des documents originaux, de notes et de publications sur la vie et l'œuvre de l'artiste.

La fondation a notamment pour objectif de promouvoir la connaissance sur l'artiste et sa sensibilité auprès du public. Elle vise également à préserver son héritage artistique grâce à l'enrichissement continu et à la conservation de la collection et des archives. Elle soutient aussi la recherche universitaire et sa circulation, dans le domaine de l'histoire de l'art mais aussi dans toutes les disciplines connexes avec lesquelles se créent des points de contact entre les œuvres, les intérêts et les intentions de Mack. La fondation s'efforce enfin d'intensifier sa coopération avec les musées, les collections et les institutions, et de promouvoir les expositions et les publications relatives à l'artiste.

mackfoundation.com/en



Heinz Mack, *Light-Prisms in the Arctic* (Model for a Floating Research Station), 1976 @Fondation Heinz Mack



Heinz Mack, Stills from the film *Tele-Mack*, 1968

Hervé Charles

Piana degli Albanesi

2025

Vidéo

Piana degli Albanesi (2025) est une vidéo anaglyphe tirée de relevés photogrammétriques du lieu réalisés sur place par l'artiste.

Transformant ce paysage en images de synthèse, ce traitement numérique constitue la base de la vidéo conçue pour être vue en relief grâce à deux filtres de couleurs différentes, nécessitant le port de lunettes 3D. Diffusée sur l'écran LED de grand format, elle offre ainsi une expérience visuelle de la profondeur.

La diminution du niveau du réservoir de *Piana degli Albanesi*, en conséquence au stress hydrique dans la région de Palerme, fait apparaître de nouvelles roches situées auparavant sous le niveau de l'eau. Ces roches, érodées, contiennent les stigmates de leur histoire aquatique.

En scannant cette zone, Hervé Charles semble avoir figé un élément organique afin de l'élever en monument. Celui-ci s'érige aujourd'hui à la fois comme météorite, paysage, bestiaire, arborant des effets d'écritures pariétales ou d'os blanchis au soleil.

Il nous rappelle l'évolution du monde mais aussi les dangers de sa destruction, métaphore des zones arides désolées, vidées de présence humaine.

Hervé Charles explore l'ambiguïté de la représentation photographique, principalement à travers le paysage et plus particulièrement le paysage naturel en transformation brutale.

Connu dans un premier temps pour une série où il revisite la tradition de l'image de nuage avec des photographies transparentes superposées et tirées en grand format, il poursuit ses recherches avec une série appelée *CLOUDS & CONSEQUENCES* dans laquelle il met en évidence les ambivalences visuelles d'un même élément sous ses différentes formes (le nuage, l'eau, la neige, la glace), un principe qu'il reprendra pour *VOLCANOES*.

Parallèlement à ces thèmes photographiques, il travaille avec le support vidéo : de la console de jeu à l'installation sous forme de projection waterfall2, waterfall4.

Plus récemment, Hervé Charles s'intéresse aux traces que laissent les catastrophes naturelles dans l'espace non construit, telles les séries des marée noire/marée verte, de l'ouragan Klaus ou des grands incendies de forêt appelée *FIRE WALK WITH ME*.

Entre préoccupations photographiques et écologiques, ces tableaux de grands formats jouent sur l'immersion poétique dans ces lieux dévastés, une magnificence des zones de désolation dans lesquelles peuvent poindre la possibilité d'un renouveau ou des poches de résistance : une prise de conscience de la catastrophe annoncée sans être un manifeste.

Actuellement, sa pratique se décline en grandes installations vidéo générées à partir de photogrammétrie, toujours réalisées sur place par l'artiste.

Hervé Charles a toujours revendiqué le fait de réaliser ses images lui-même, au plus près de l'élément voire dans l'élément et que l'expérience de la prise de vue atteste de son lien avec le référent : « une photographie de terrain » comme l'a qualifiée Pascal Goffaux, parfois dangereuse, extatique.

La Terre, par les bouleversements et transformations qu'elle connaît, est au cœur de l'œuvre d'Hervé Charles depuis ses premiers travaux dans les années 1990. Il témoigne d'une obsession pour les préoccupations environnementales accompagnée d'une réflexion sur son médium de prédilection, la photographie, et ses dérivés, l'image-objet et la vidéo.

Diplômé en Arts Plastiques et en Arts et Sciences de la Communication (ULG), Hervé Charles reçoit le deuxième prix du prestigieux "Preis für junge europäische Fotografen" de la Deutsche Leasing (Berlin) et le prix "Photographie ouverte" (Charleroi) alors qu'il est encore étudiant. Il remporte également un projet d'intégration d'œuvre artistique de la Commission des Arts de Wallonie et présente son travail, entre autres, au Martin Gropius Bau à Berlin, à la Triennale de Milano, au Palais de Tokyo à Paris, à Bozar à Bruxelles ainsi que dans plusieurs galeries privées et foires d'art contemporain.

Il exerce également une série d'activités complémentaires dans le champ de l'art, en particulier l'enseignement et le commissariat d'exposition.

Il a récemment présenté un corpus important ; 65 œuvres, lors d'une exposition personnelle dans les 2.500m² du centre d'art BPS22 en Belgique.

hervecharles.com



Hervé Charles, *Piana degli Albanesi* @HC

Ivana Franke

Seeing With Eyes Closed

2011

Bois, panneaux en polystyrène, lumières LED blanches, microcontrôleur, oreiller - 122 x 60 x 110 cm

Les visiteurs sont invités à s'asseoir par terre et à fermer les yeux devant un objet semi-circulaire contenant un écran composé de nombreuses lumières LED. Ils sont exposés à des lumières clignotantes de différentes fréquences, donnant naissance à une expérience visuelle provoqué par un continuum d'images fluides dans leur esprit : des araignées, une vue aérienne de la Terre, une scène urbaine, des ondes vibrantes, des spirales tourbillonnantes... Conscient que les images vues n'ont aucun fondement dans la réalité, on ne saurait dire d'où elles viennent et on les interprète comme des hallucinations. Cette « quasi-hallucination consciente » interroge notre rapport réel, dans la relation intermittente et perméables qu'il entretient avec l'imaginaire. Cette expérience est singulière et invérifiable, d'autant plus qu'elle est unique à chaque individu.

Ivana Franke est une artiste visuelle croate basée à Berlin. Ses recherches sur la lumière tentent de saisir la nature de l'interface entre la conscience et l'environnement, et explorent les seuils de la perception. Parmi ses expositions personnelles récentes figurent « Twilight. Neither perception nor non-perception » à la Kunsthalle de Berne (2022), « Your country of two dimensions is not spacious enough for me. Limits of Perception Lab » chez Savvy Contemporary à Berlin (2020), « Retreat into Darkness. Towards a Phenomenology of the Unknown » au Schering Stiftung Project Space de Berlin (2017) et « Perceptual Drift (Galaxies in Mind) » au Musée d'art contemporain de Zagreb (2017). Elle a représenté la Croatie à la 52e Biennale de Venise avec l'exposition monographique « Latency » (2007). Elle a participé à la Triennale de Yokohama (2020), à la 11e Biennale de Shanghai (2016), à la Manifesta 7 (2008) et à la 9e Biennale d'architecture de Venise (2004). Elle a également présenté ses œuvres à la City Gallery de Ljubljana (2022), au Musée d'art moderne et contemporain de Rijeka (2019) au Museu d'Art Contemporani de Barcelona (2018), au Palazzo Esposizioni de Rome (2017), à la Sammlung Falckenberg de Hambourg (2017) et au MoMA P.S.1. de New York (2001).

ivanafranke.net



Ivana Francke, *Seeing with Eyes Closed*, ©Studio Ivana Franke

Jacques Perconte

Céleste Terrestre

2023

Vidéo numérique monobande - 41 min, couleur, musique originale, 4K (2160x2160)

Compressions dansantes de données vidéo, montées à la main

Courtesy Galerie Charlot, Paris

Exemplaire 1/ + EA/AP

Avec le soutien de la Galerie Charlot, Paris

Plongé dans l'or et puis dans le soleil, le mont Blanc rayonne de tout son corps dans cette pièce. Le long mouvement de caméra qui remonte le long de la montagne depuis le pied des amas de roches éboulées jusqu'au début des enneigements en traversant les glaciers décrit la montagne mythique dans sa matérialité la plus brute. L'or mélangé aux gneiss, au micaschiste et au granite, la forme céleste, la vibration ondulatoire du soleil, composent une pièce mystique.

C'est à la recherche d'un trésor que mon regard fugue au gré des lignes, filant le long des parois, glissant sur les crêtes, sur les sommets, traversant les bois suspendus aux falaises, glissant sur les à-pics piqués de roches éboulées. Mes yeux, parfois avec ma caméra, parfois sans, font fortune de riens accumulés dans le cœur. Lentement, sans penser, sans désirer, ils oublient et découvrent dans la vie une merveilleuse aventure.

L'harmonie d'une terre céleste, vibrante et vivante, où les eaux des océans brillent sans bruit de millions de bleus, où les forêts sont libres de leurs couleurs, où les montagnes sont enrobées de blancs, où les glaciers opalescents descendent dans les vallées et où les panachées d'oiseaux ont le ciel pour eux, nourrit le rêve d'un monde que nous épuisons. Si mes images chantent pourtant, c'est que le romantisme de nos perspectives de faillite enchante le vertige de nos pas. Mais ce n'est pas ce déséquilibre que je veux pointer.

Si les montagnes s'élèvent si haut dans nos souvenirs, c'est qu'elles sont depuis la nuit de nos temps un monde lumineux, le monde d'un en haut magique un peu plus près des étoiles qui pointe vers l'infini de l'univers.

« À travers l'histoire de l'art, la peinture de paysage assigne une lisibilité aux formes de la nature. Chaque film de Jacques Perconte nous engage au contraire à une nouvelle aventure perceptive. Ce paradoxe de la technique chez le cinéaste tient dans la proposition suivante : pour que l'informatisation des outils audiovisuels ne signifie pas un appauvrissement de notre expérience du vivant, il importe que celle-ci redevienne un artisanat critique des formes de l'expérience. Voilà comment les films de Perconte nous entraînent dans l'apprentissage sensible d'un autre rapport au vivant, fait de perceptions infimes, d'une vie secrète de la matière, révélée par un vitalisme de la technique. »

Alice Leroy, Jacques Perconte,
Paysage contre nature, l'art et les formes de la nature,
Collège des Bernardins.

De la Normandie aux sommets des Alpes, des fins fonds de l'Écosse aux polders néerlandais, **Jacques Perconte** (Grenoble, 1974, vit et travaille entre Rotterdam et Paris) parcourt et filme passionnément les éléments.

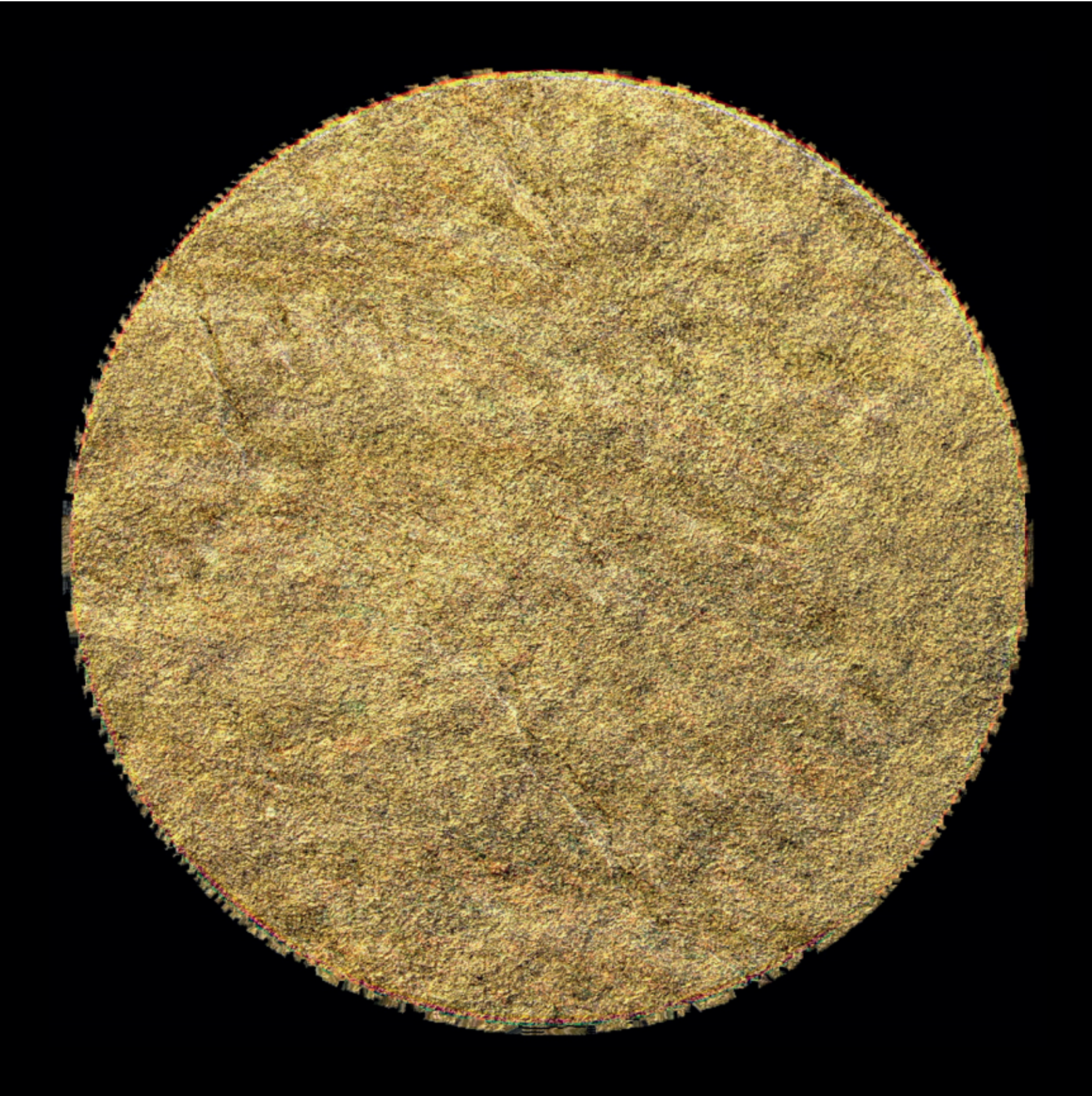
Il s'est engagé depuis la fin des années 1990 dans une œuvre qui occupe une place essentielle dans l'histoire contemporaine des images en mouvement. Cinéaste autant qu'artiste, il a ouvert une voie singulière en travaillant non pas à la surface visible des images, mais au cœur même de leurs mécanismes de fabrication.

Dans un paysage médiatique saturé où les technologies de vision tendent à uniformiser le sensible, la production de Jacques Perconte, en ouvrant dans le flux numérique des zones de turbulence et de respiration, redonne aux images leur capacité d'expérience. Elles ne sont plus les traces de dispositifs qui captent et simplifient le monde, mais un lieu où la matière retrouve sa naturelle instabilité, où l'attention se réapprend et où le vivant, plutôt que d'être reproduit, se remet à vibrer.

Ses œuvres, même si elles revêtent diverses formes (film linéaire, film génératif, performance audiovisuelle, impression, installation), découlent d'une recherche expérimentale continue. Reconnues internationalement pour leur inventivité technique et esthétique, elles ont été présentées dans de nombreux événements et institutions de premier plan, naviguant entre les salles de cinéma, les musées et la scène.

Ses images ont attiré l'attention de cinéastes tels que Jean-Luc Godard et Léos Carax, de compositeurs comme Jean-Benoît Dunckel ou Jeff Mills, et de théoricien·nes et critiques qui comptent dans les études contemporaines (Nicole Brenez, Sean Cubitt, Jacques Aumont, Yves Citton, Antonio Somaini, Alice Leroy, Bidhan Jacobs...).

jacquesperconte.com



CÉLESTE-TERRESTRE_© Jacques Perconte, courtesy Galerie Charlot, Paris

Jean-Pierre Luminet

Dessin d'un trou noir

1978

Tirage photographique d'après encre sur papier en négatif

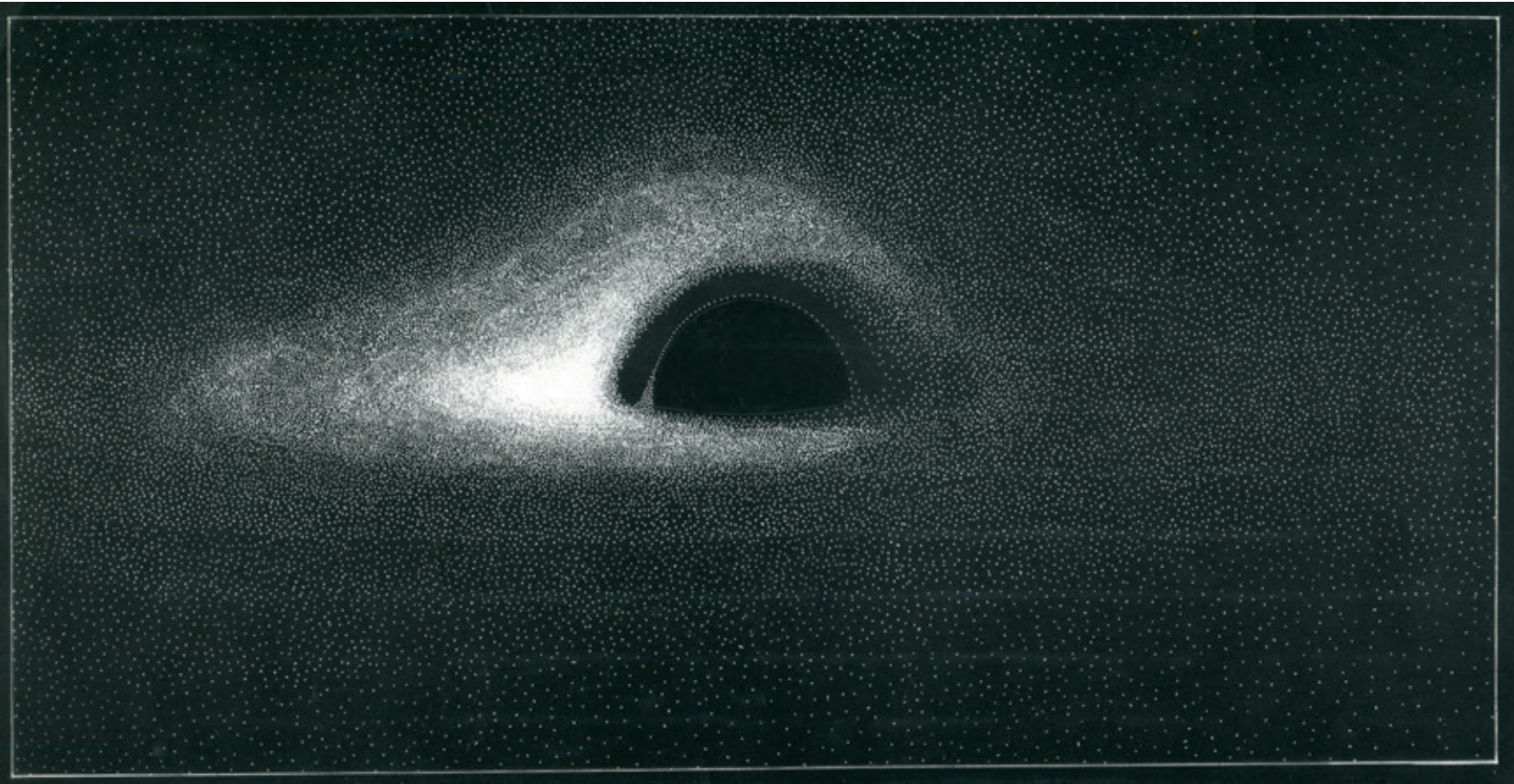
© Jean-Pierre Luminet/CNRS Photothèque

Il s'agit de la première « photographie » virtuelle d'un trou noir calculée sur ordinateur en 1978 par l'astrophysicien Jean-Pierre Luminet.

Le système est vu de très loin dans une direction inclinée de 10 degrés au-dessus du plan du disque. La lumière émise par le dessus du disque forme l'image directe et présente une distorsion notable qui permet d'en voir la totalité. Le dessous du disque est également visible sous forme d'une image indirecte, engendrée par des rayons lumineux fortement infléchis. Il délimite la silhouette du trou noir proprement dit (au centre). L'image, bien qu'en noir en blanc, tient compte des propriétés physiques du disque gazeux. La forte asymétrie lumineuse est due à la rotation rapide du disque d'accrétion et à l'effet Doppler qui en résulte.

En 2019, la première image télescopique d'un trou noir géant entouré d'un disque de gaz chaud, situé au centre d'une galaxie lointaine, a été délivrée par le Consortium international Event Horizon Telescope, et fourni la preuve quasi définitive de la réalité physique de ces corps célestes. L'image était en excellent accord avec cette simulation numérique de Luminet calculée quarante années auparavant.

Jean-Pierre Luminet est directeur de recherche émérite au CNRS au Laboratoire d'astrophysique de Marseille (LAM) après avoir longtemps été membre de l'observatoire de Paris-Meudon. En 1978 il a été le premier à simuler numériquement l'aspect d'un trou noir, produisant une photographie virtuelle confirmée quarante ans plus tard par la première image télescopique d'un trou noir géant obtenue en 2019 par l'Event Horizon Telescope. A partir de 1995 il a travaillé sur la forme de l'Univers, et en 2003 a fait la une des revues scientifiques en proposant un modèle d'espace fini, sans bord et « chiffonné ». Il est lauréat de nombreux prix internationaux. L'astéroïde (5523) Luminet, découvert à l'observatoire Palomar en 1991, porte son nom en hommage à ses travaux. Il est également Officier des Arts et des Lettres. En complément de ses activités scientifiques, Jean-Pierre Luminet est en effet reconnu publiquement dans plusieurs activités artistiques, littéraires et musicales. Son œuvre liant science, histoire, musique et art, comporte une quarantaine d'ouvrages comprenant essais, romans et recueils de poèmes, traduits en quinze langues. Son blog « Luminescience » ainsi que sa chaîne Youtube sont suivis par des milliers d'abonnés.



Jean-Pierre Luminet, *Dessin d'un trou noir*

Joost Rekveld

Installation #71.1

Socle en bois, tube d'affichage, radar, haut-parleurs, circuits électroniques

#71.1 est une composition audiovisuelle générative pour tube cathodique radar et circuits analogiques chaotiques.

Le premier tube cathodique, datant de 1897, est l'ancêtre direct du tube radio, de l'écran de télévision, de l'accélérateur de particules, du microscope électronique et des appareils lithographiques qui produisent la plupart de nos composants électroniques nanométriques. Il s'agissait du premier dispositif permettant de diriger des électrons afin d'amplifier et de contrôler des signaux, de diriger de l'énergie ou d'afficher des phénomènes invisibles sur un écran. Dans le vide, les électrons se comportent de manière similaire à la lumière et peuvent être focalisés et refractés par des champs électriques et magnétiques. Dans *#71.1*, les électrons dans le circuit façonnent les champs électriques auxquels réagissent les électrons dans le tube radar, produisant collectivement des motifs calligraphiques qui évoquent des phénomènes optiques. Cette œuvre est l'un des premiers résultats d'un projet toujours en cours qui vise à donner une voix à la matérialité de la technologie qui nous entoure. Dans ce projet, Rekveld étudie les premières technologies électroniques, explore quelques voies historiques qui n'ont pas été empruntées en cherchant des approches constructives des matériaux et des dispositifs technologiques qui ne reposent pas sur la notion de contrôle. En 1948, Norbert Wiener réfléchissait à l'usine automatique du futur et écrivait : « ... tout travail qui accepte les conditions de concurrence avec l'esclavage accepte les conditions du travail esclave et est essentiellement une forme d'esclavage. » L'installation *#71.1* a été initialement commandée par STEIM et Sonic Acts ».

Joost Rekveld est un artiste et chercheur qui s'interroge sur ce que les humains peuvent apprendre d'un dialogue avec les machines qu'ils ont construites. Dans une forme d'archéologie des médias, il étudie les modes d'engagement matériel avec des appareils et des concepts issus de recoins oubliés de l'histoire des sciences et des technologies. Les résultats de ces recherches prennent principalement la forme de films abstraits qui fonctionnent comme des phénoménologies étrangères. Par leur sensualité, ils constituent une tentative d'atteindre une compréhension intime et incarnée de notre monde technologique.

Rekveld réalise des films d'animation abstraits depuis 1990, et ses œuvres ont été présentées dans le monde entier et dans un large éventail de lieux. Il a collaboré à plusieurs reprises avec des compositeurs, des troupes de théâtre et différents types de laboratoires, tant artistiques que scientifiques. Depuis 1996, il enseigne l'art interdisciplinaire à la croisée des sciences exactes. En 2025, il a publié son premier livre, « Liberate the Machines! ». Il est basé à Bruxelles et travaille actuellement comme chercheur artistique à l'Académie royale des beaux-arts de Gand.

joostrekveld.net



Studio Joost Rekveld, Installation #71.1 @JR

Magali Daniaux & Cédric Pigot

78°55'N

2012-2022

Vidéo - 105h 48 min

En 2012, une caméra de surveillance a été installée sur la station de recherche internationale de Ny-Ålesund, à Svalbard, l'endroit habité le plus au nord du monde. Reliée à un détecteur de mouvement, elle a enregistré pendant dix ans chaque présence devant son objectif. Composée de 3408 fragments chronologiques, cette œuvre de 105h 48 min confronte le temps humain au temps géologique et propose l'expérience de la lente transformation de ce territoire arctique, témoin du réchauffement climatique et de la montée du niveau de la mer.

Duo d'artistes, **Magali Daniaux & Cédric Pigot** travaillent autant la terre que le pixel. Ils s'intéressent aussi bien aux impacts du changement climatique avec ses arrières plans culturels, socio-économiques et stratégiques, qu'aux pratiques ancestrales proches de la nature, ou aux derniers avatars de la technologie. À la croisée de l'organique et du numérique, leur art composite peut aussi bien prendre la forme de sculptures, d'installations, de performances sonores, de dessins ou de textes poétiques et littéraires. Leurs œuvres ont notamment été exposées à Polaris, en 2022/23; Laboral en Espagne, 2022; Abbaye de Maubuisson, 2021; Museo Reina Sofia à Madrid, 2020/21; Transpalette à Bourges, 2019; Biennale Némò à Paris, 2019; Terminal B, Kirkenes en Norvège, 2017; Festival acce)s(à Pau, 2016; Le Parvis à Tarbes, 2016; Anchorage Museum en Alaska, 2015; Le Jeu de Paume, Paris, 2014; Venice Biennale of Architecture, 2014; Ultima Festival à l'Opéra d'Oslo, 2011; Palais de Tokyo, Paris, 2011; 100 Tonson Gallery, Bangkok, 2005; Dashanzi Art Festival, Pékin, 2004. En 2017 ils ont fondé les Éditions UV qui publient des essais qui concernent les arts, la philosophie, anthropologie, la critique des médias, les technologies, l'écologie politique, le féminisme, le cinéma, l'animalisme, le radio-art, la finance offshore, l'écologie de l'espace, l'amour et l'intimité à l'ère numérique, les IA génératives et la pyropictomanie, les êtres-Terre.

daniauxpigot.com



Magali Daniaux, Cédric Pigot 78°-55'N still vidéo

Marina Gioti

KATŌ KOΣMOΣ (Káto Kósmos)

Monde souterrain

2023

Installation

Équipe d'investigation maritime : Dimitris Sakellariou, Ioannis Morfis (sonar à balayage latéral/ HCMR), Kostas Bakalos (échosondeur multifaisceaux), Nikos Kokonakis (capitaine du navire)

Enregistrements sur le terrain à l'aide d'hydrophones et conception sonore : Manolis Manousakis

Recherche : Yannis-Orestis Papadimitriou, Marina Gioti

Conseiller scientifique : Aris Anagnostopoulos

Conception de cartes, impression : Yorgos Kazakos

Avec le soutien du Centre Culturel Hellénique

Courtesy Galerie Dominique Fiat, Paris

Couvrant plus de sept dixièmes de la surface de la Terre, la mer, parfois inhospitalière, représente un seuil, un espace vaste et énigmatique. Dans certaines cosmologies anciennes, elle est souvent présentée comme un élément sacré, comme une force capable de purifier l'activité humaine, d'assainir ce qui est dangereux, sale et nuisible sur le plan moral.

Les fonds marins ont longtemps été considérés comme une zone vierge, une *terra incognita* inaccessible et inhabitable. Encore aujourd'hui, on entend souvent dire que nous en savons davantage sur la surface de la lune que sur ce que recèle le fond des océans. En effet, les profondeurs marines sont à la fois une cachette et un voile sous lequel l'humanité a placé tout ce qu'elle ne voulait pas voir d'elle-même. Lorsqu'un navire coule, il est le plus souvent retiré des registres maritimes et donc effacé de notre réalité. Cependant, les épaves ont tendance à rester dans les fonds marins beaucoup plus longtemps qu'on ne le croit, et constituent ainsi la troisième source de pollution océanique après l'acidification et les microplastiques. Les épaves coulées il y a plus de 100 ans sont protégées par l'UNESCO, l'une des principales organisations patrimoniales et culturelles du monde. Les navires récemment naufragés se trouvent quant à eux dans une situation incertaine ; s'agissant de leur enlèvement et de leur démantèlement, ils dépendent des gouvernements et des politiques locales.

Sounding the Silent World est un projet de recherche artistique, archéologique et environnemental rendant compte de la fin du cycle de vie d'un navire échoué, au moment où il devient une présence fantomatique oscillant entre le statut de déchet marin et celui de monument. Esthétiquement, ce projet explore l'idée du sublime romantique, à une époque marquée par l'augmentation des catastrophes d'origine humaine. Il prend en compte les fonds marins en tant que paysage culturel, comme une archive dynamique qui compléterait les paysages terrestres en reflétant nos pratiques sociétales. Les épaves étant tout à la fois des sortes de capsules temporelles humaines à grande échelle et des amoncellements de débris, elles constituent un terrain d'apprentissage pour examiner les échecs du temps présent, à travers l'exploration de leurs dimensions matérielles, environnementales et métaphoriques.

KATŌ KOΣMOΣ (qui signifie « monde souterrain » en grec) est le coup d'envoi d'un projet plus vaste, qui s'étendra pour former un ensemble varié de productions artistiques et théoriques diffusées à travers des canaux de diffusion du monde entier. Conçu comme une étude de cas, ce projet se concentre sur un cimetière de navires atypique dans la baie d'Éleusis – qui est aussi un ancien sanctuaire grec, un centre rituel et une véritable porte d'entrée vers le monde souterrain mythologique – où les ruines d'un passé « plus profond » se mêlent aux ruines du présent dans une cohabitation qui confine à la catastrophe. Les œuvres présentées sont le fruit d'une exploration sous-marine menée dans la baie d'Éleusis, dont l'objectif était de cartographier épaves et autres objets échoués qui y reposent à l'aide des méthodes d'imagerie de l'archéologie maritime et de l'océanographie. Ces découvertes, recueillies par une équipe interdisciplinaire, ont été étudiées et organisées dans le cadre d'une étude offshore réalisées grâce aux technologies de télédétection acoustique (sonar à balayage latéral, sondeur multifaisceaux, hydrophones), donnant ainsi lieu à des images exclusivement créées à partir du son. Contrairement aux ondes optiques et électromagnétiques, les ondes acoustiques peuvent parcourir de longues distances sous l'eau, ce qui en fait le principal outil de détection subaquatique, permettant, métaphoriquement, d'écouter l'océan.

Eleusis est par nature une sorte de fabrique à mystères, un lieu de silence où l'on préserve leur dimension énigmatique en dépit du passage du temps. Les nouvelles entités que ce projet a sauvées de la mer sont également soumises aux modalités contemporaines du silence, concernant notamment leur réalité matérielle évidemment toxique. Cependant, malgré leur persistance, personne ne semble vouloir voir ou entendre ces réalités. Dans cette optique, le principal objectif du projet est « d'écouter » les spectres de ce monde souterrain aquatique et de canaliser leurs murmures pour leur permettre de refaire surface, afin de les exposer à la vue de tous dans l'espoir qu'ils finissent par être entendus. L'artiste se fait ainsi « archéologue » et organise la redécouverte symbolique de ces artefacts afin de rappeler leur présence au regardeur. Elle crée aussi un espace ambigu, de couleur dorée et propice à la méditation. Elle nous invite à réfléchir non pas sur le succès comme le suggère la couleur, mais sur nos échecs, qu'ils soient sociopolitiques, environnementaux ou personnels.

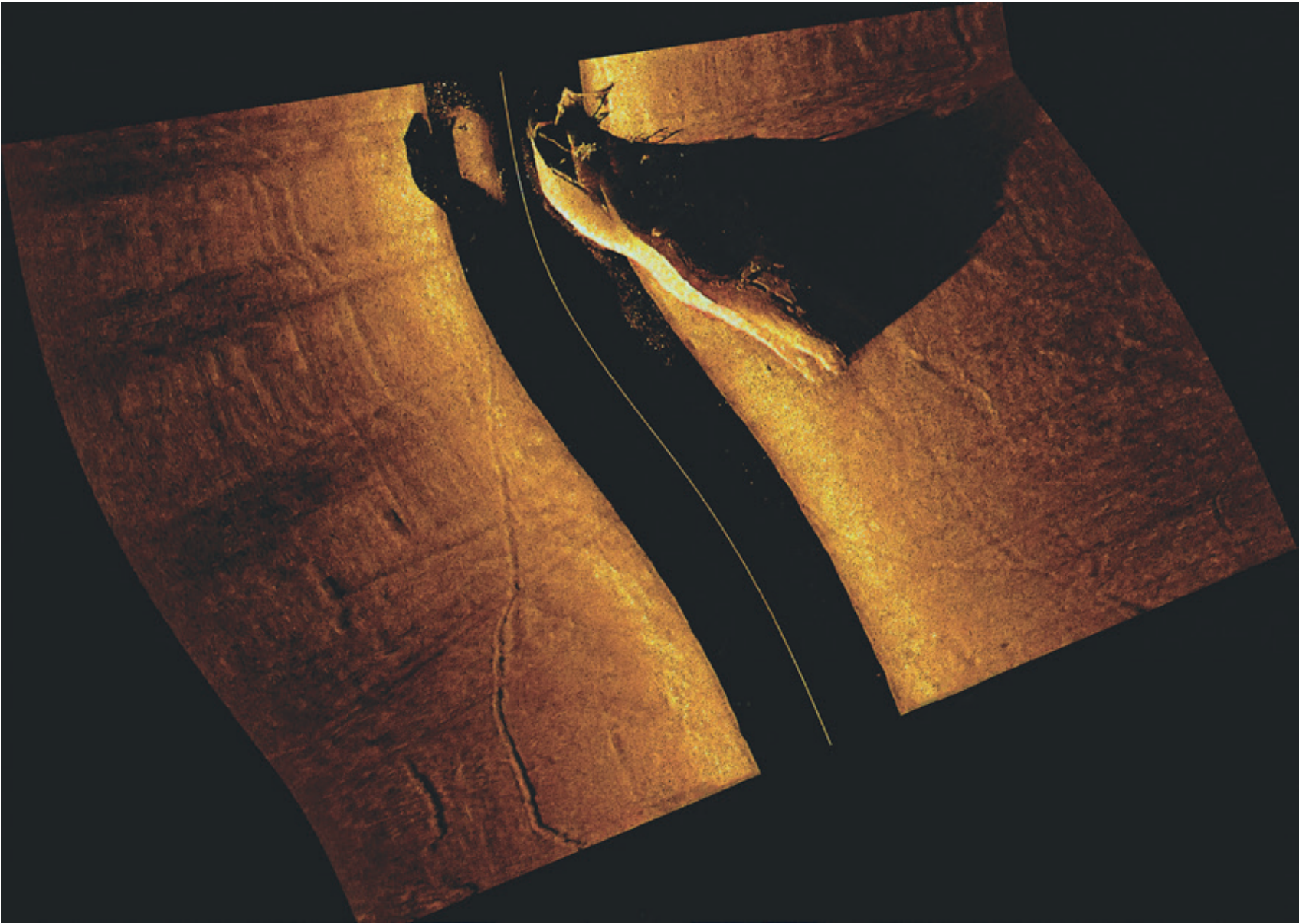
Le relevé cartographique des fonds marins a été réalisé en mai 2023 à bord du navire de recherche *Antaris II*, en collaboration avec le Centre hellénique de recherche marine (HCMR).

Sounding the Silent World a reçu le prix COAL-Océans 2022 pour l'art et l'écologie. Les recherches ont été soutenues par Onassis AiR. *KATŌ KOΣMOΣ* est une nouvelle œuvre commandée par Eleusis, capitale européenne de la culture 2023, avec le soutien du Musée national d'art contemporain (EMST) d'Athènes.

Marina Gioti est une artiste visuelle, cinéaste et chercheuse née et basée à Athènes, en Grèce. Forte d'une formation en ingénierie et d'études supérieures en sciences de l'environnement et en communication et nouveaux médias, elle évolue à la frontière entre plusieurs disciplines et médiums. Combinant la recherche artistique, archivistique et scientifique à l'observation du réel et la narration, sa pratique se situe à la croisée de l'art, de la science, de la politique et de l'étude environnementale. À travers ses films et ses installations, elle revisite l'histoire en proposant des lectures parallèles aux récits dominants. Ses recherches actuelles prennent la forme d'une étude interdisciplinaire sur l'océan, abordant les défis écologiques et les possibilités de renouveau à travers des récits de navigation et de catastrophes maritimes. Ses œuvres ont été présentées dans d'importants festivals de cinéma, notamment à Toronto et à Berlin, ainsi que dans des musées, des biennales et des plateformes artistiques du monde entier. Elles font partie de collections muséales et privées. En 2017, Marina Gioti a participé à la documenta 14 à Athènes et à Kassel. Elle est lauréate du prix COAL-Océans 2022 pour l'art et l'écologie.

Elle a reçu des commandes et effectué des résidences à l'Akademie Schloss Solitude de Stuttgart, à l'IRCAM-Centre Pompidou de Paris, à l'Onassis AiR et à la Cité Internationale des Arts de Paris (2023-2024). En septembre 2025, elle a rejoint la New York University (campus d'Abu Dhabi) en tant qu'artiste en résidence/chercheuse associée au Center for Genomics and Systems Biology (CGSB). Parmi les expositions et projections récentes, on compte « *KATŌ KOΣMOΣ* », à la galerie Dominique Fiat, Paris (2024), « COALITION – 15 Ans d'art et d'écologie », à la Gaîté Lyrique, Paris (2024), le Medphoto Festival au Musée d'art contemporain de Crète, Réthymnon (2024), « What if Women Ruled the World » au EMST - Musée national d'art contemporain, Athènes (2023), « Elefsina Mon Amour » à l'Ancienne huilerie dans le cadre d'Eleusis Capitale européenne de la culture 2023, la foire ARCOmadrid Special à La Casa Encendida, Madrid (2023), « Public Domain- New Acquisitions MOMus » au Musée d'art contemporain de Thessalonique, (2022), la cérémonie de lancement du chantier naval Tarsanas, le Festival international du film de Syros-SIFF (2021), « Atlas : une cartographie sonore de l'Europe » au Centre Pompidou, Paris, au ZKM-Centre d'art et de technologie des médias, Karlsruhe et à Onassis Stegi, Athènes (2019), « Polysomnogarden » au Forum Frohner, à Krems an der Donau (2018), la 68e Berlinale - Forum Expanded, Berlin (2018), le festival international d'art et de visions alternatives de Yebisu au musée métropolitain de photographie de Tokyo Musée (2018), « The Invisible Hands », au Signal - Contemporary Art Space, Malmö (2018), « Past Future Perfect » à l'Akademie Schloss Solitude, Stuttgart (2018), la 1ère Biennale d'Anren, Chengdu (2018), la documenta 14, Athènes et Kassel (2017), « No Country for Young Men » au Palais des Beaux-Arts - Bozar, Bruxelles (2014), « Depression Era » dans le cadre du Mois de la Photo à la Maison Européenne de la Photographie et chez Central Dupon Images, Paris (2014).

marinagioti.net



Marina Gioti, *Kato Kosmos* @MG

Nancy Holt

The World Through a Circle 2

1972

Photocopie et stylo sur papier - 38 x 29,5 x 3,5 cm

© Holt/Smithson Foundation / Licence Artists Rights Society, New York

Soleil, lune, eau, ciel, terre, étoile : tels sont les mots qui composent la forme circulaire du poème concret de Holt. Le texte fait allusion au cosmos tel qu'il est contenu et reflété dans différents cadres de perception terrestres, de l'œil humain à une flaque d'eau, en passant par l'objectif d'un appareil photo. La perception qu'a l'être humain du cosmos et de ses comparses terrestres guide la majeure partie de l'œuvre de Holt. Dans cette œuvre précoce, l'artiste parvient à circonscrire les concepts les plus puissants dont elle fait usage dans les limites d'un cercle.

Nancy Holt (1938-2014) est célèbre pour sa pratique de la poésie concrète, mais aussi pour ses installations, ses sculptures dans l'espace public, ses photographies, ses travaux dans le domaine du cinéma expérimental et de la vidéo, ainsi que pour ses interventions à même le paysage, tels que les œuvres de Land Art que sont les *Sun Tunnels* (1973-1976, Great Basin Desert, Utah) et le *Dark Star Park* (1970-1984, comté d'Arlington, Virginie). Parmi ses expositions personnelles récentes, on compte celles du Wexner Center for the Arts, Columbus (2025) ; de l'Art Institute de Chicago (2025) ; du Martin-Gropius-Bau de Berlin (2024) ; du Bildmuseet, à Umeå, Suède (2022), qui a ensuite été présentée au Museu d'Art Contemporani de Barcelone (2023) ; de la Western Washington University (2022) ; de l'Université du Massachusetts à Dartmouth (2021) ; et de Dia:Chelsea, New York (2018). Une importante rétrospective a voyagé de la Wallach Art Gallery, Columbia University de New York (2010) au Badischer Kunstverein de Karlsruhe (2011), à la Graham Foundation of Advanced Studies in the Fine Arts de Chicago (2011), à la Tufts University Art Gallery at The Aidekman Arts Center, à Boston (2012), au Santa Fe Arts Institute (2012) et au Utah Museum of Fine Arts de l'Université de l'Utah à Salt Lake City. Récemment, des œuvres de Nancy Holt ont figuré dans des expositions collectives au MAXXI de Rome (2025), au Whitney Museum of American Art de New York (2024), au Nasher Sculpture Center à Dallas (2023) et au Ballroom de Marfa (2022).

holtsmithsonfoundation.org

the world through a circle
elements real and reflected
concentrated, encompassed
sky, earth, water
joined together
a hole through the earth, either way
drawing in a glance
and then a second look
and more
the world focuses
and spins out again, seen

N. Holt '72

Robert Irwin

À propos du Premier Symposium National sur l'Habitabilité des Environnements dans l'atelier de Robert Irwin, 1970

(First National Symposium on Habitability of Environments at Robert's Irwin Studio)

Associé à un ingénieur de la NASA, Edward Wortz, Irwin organise avec la complicité de Larry Bell, le premier colloque national sur l'habitabilité d'autres espaces, *First National Symposium on Habitability of Environments*. L'enjeu de ce symposium était de réfléchir à ce que signifie concrètement pour de futurs astronautes vivre dans l'espace, aux effets sur le corps et le psychisme de ces environnements. L'originalité de cette proposition résidait dans le fait d'associer des ingénieurs, des scientifiques et des artistes. Larry Bell documente ces trois jours, il crée des éclairages spécifiques et des espaces dont l'acoustique réverbérante rendaient les conversations inintelligibles. Frank Gehry fournit le mobilier minimal du colloque, des sièges volontairement inconfortables avaient pour but de rendre physiquement impossible toute détente. Robert Irwin comprend d'emblée que l'essentiel se joue dans la forme du colloque et la méthode adoptée plus que dans les débats d'idées. Pour interroger l'habitabilité des espaces et des temps de longs confinements, Irwin met son public d'experts au défi de penser l'espace où ils se trouvent. Ils les placent dans des conditions physiques spéciales, pour réfléchir à l'habiter, au vivre en commun. Sa démarche singulière s'inscrit dans le contexte politique d'une réflexion sur le conditionnement du corps et l'enfermement, menée lors de l'expérience de Milligram et durant la Guerre en Corée et la Guerre Froide. Ed Wortz psychologue de la perception et ingénieur de la NASA dans les années 1960 qui travaille avec des artistes, comme James Turrell et Robert Irwin, étudie les effets physiques et psychologiques de la privation de sommeil, de lumière, des situations de stress et de tâches répétitives de veille.

Interview de Robert Irwin par Boris Ocheirman (Curator), 2018

Nous traduisons, avec son autorisation, une partie de l'entretien inédit du curator Boris Ocheirman avec Robert Irwin. Voici comment Boris Oicherman décrit la tenue de ce colloque : « Un bus transporte un groupe de personnes, la plupart vêtues de costumes, de chemises blanches et de cravates, et portant des malles, depuis l'hôtel Intercontinental du centre-ville jusqu'à un quartier balnéaire difficile où vivent des hippies, des surfeurs, des sans-abris et des artistes. Ils descendent près de la plage et empruntent une ruelle délabrée pour se diriger vers un trou récemment creusé dans un mur de briques. Ils passent par le trou, contournent un tas de gravats et empruntent un petit couloir qui mène à une grande pièce faiblement éclairée, avec des lucarnes légèrement colorées au plafond, des colonnes blanches à une extrémité, deux rangées de chaises en toile rouge surélevées face à face au centre et des coussins éparpillés sur le sol. Nous sommes le matin du 11 mai 1970, dans l'atelier du peintre minimaliste Robert Irwin à Venice, en Californie, où se tient le premier symposium national sur l'habitabilité des environnements organisé par la NASA. [...] J'ai interviewé Irwin à propos de cet événement chez lui, à San Diego, en Californie, lors de deux sessions d'une heure les 15 et 16 mars 2018. »

Lien de l'interview en anglais : www.oicherman.art/boris/b-art/interview-with-robert-irwin

Penseur de l'Art conditionnel, et pionnier du mouvement artistique du *Light and Space*, **Robert Irwin** est un artiste américain qui réalise des interventions architecturales spécifiques in situ modifiant l'expérience physique, sensorielle et temporelle de l'espace. Il explore les conditions de notre perception et repense nos modèles perceptifs, en insistant sur un point essentiel, *l'expérience*, qu'il place au cœur de la pensée et de l'art. Lorsqu'il évoque ses travaux sur les altérations sensorielles au département de psychologie de l'UCLA, menés avec James Turrell et Ed Wortz, Irwin note en 1969 ces mots : « Nous avons débuté notre projet en partant du principe que l'art n'est pas un objet, mais une expérience, une expérience particulière définie par l'artiste. Bien que la plupart des œuvres d'art dépendent d'un objet pour transmettre ou médiatiser l'expérience, nous avons cherché à modifier cette condition en choisissant le domaine de la perception comme forme d'art. » L'art, selon Irwin, est affaire d'expérience et non de production. Les objets du monde sont indissociables de nos comportements et des expériences que nous en faisons.

Semiconductor

20Hz

2011

Vidéo HD monocal et HD stéréoscopique 3D monocal, son stéréo - 5'

20Hz est co-produit par Arts Santa Monica et Lighthouse, avec le soutien du British Council. Elle répond à une commande passée pour l'exposition « Invisible Fields » à Arts Santa Monica, Barcelone, 2011-2012.

Données audio fournies par CARISMA, laboratoire l'Université de l'Alberta, financé par l'Agence spatiale canadienne.

20 Hz est une œuvre qui porte sur une tempête géomagnétique se produisant dans la haute atmosphère terrestre. Grâce à des données collectées par Semiconductor à partir du réseau radio CARISMA et converties en signal audio, il nous est possible d'entendre les sifflements et des grondements occasionnés par le vent solaire entrant, capturé à la fréquence de 20 Hertz. Grâce à des techniques de programmation sur mesure, des formes tangibles et sculpturales générées directement par le son émergent, évoquant des visualisations scientifiques. À mesure que différentes fréquences interagissent sur le plan visuel et sonore, des motifs complexes apparaissent et donnent lieu à des phénomènes d'interférence qui sondent les limites de notre perception et interrogent notre expérience de ces phénomènes invisibles. 20Hz est un film en images animées qui a été généré directement à partir de données scientifiques rendues audibles. Le souhait de Semiconductor était de créer une interprétation visuelle, créative et contrôlable du son, évoquant l'observation des phénomènes naturels tel que les processus scientifiques le permettent. Les données ont été collectées par un vaste réseau de magnétomètres appelé CARISMA (Canadian Array for Real-time Investigations of Magnetic Activity) et couvrant une grande partie de l'Amérique du Nord, de l'Arctique canadien jusqu'au Michigan. Cette technique permet de collecter des données provenant de la magnétosphère terrestre, où se produisent des interactions entre des particules, des champs magnétiques et le vent solaire : ce que nous pouvons entendre en est la combinaison. Pour accéder aux données et les traiter, Semiconductor a travaillé avec un scientifique de CARISMA.

Les magnétomètres sont composés d'une bobine de fil enroulée autour d'un noyau hautement magnétique qui agit comme un « capteur » des petites fluctuations du champ magnétique et génère une tension qui peut être mesurée. Le signal recueilli à l'aide des bobines est collecté à 100 Hz puis échantillonné à 20 Hz, afin de correspondre à l'une des gammes de fréquences qui intéressent la physique spatiale. Lorsque le signal mesuré est reproduit à une fréquence d'échantillonnage suffisamment élevée (44,1 kHz), il devient audible. On impute certains de ces sons à des interactions spécifiques qui se produisent dans la haute atmosphère terrestre. Les sifflements sont assimilables une forme de pulsation magnétique générée par plusieurs facteurs d'instabilité, tandis que les grondements plus graves proviennent du vent solaire qui souffle à grande vitesse au-dessus du champ magnétique terrestre, provoquant la formation d'ondulations.

En travaillant le son sous forme d'ondes, Semiconductor a utilisé un programme sur mesure et des techniques de manipulation 3D pour créer des formes sculpturales directement issues du son et animées par celui-ci : les données sont rendues visibles, comme un véritable matériau physique. Semiconductor a souhaité représenter les ondulations d'une manière inhabituelle : en résulte une technique qui leur donne la forme d'objets tridimensionnels et tangibles, apparaissant comme des ondes tremblantes qui interagissent pour créer des motifs d'interférence fourmillant de détails. Sur le plan esthétique, Semiconductor a voulu susciter l'émerveillement. Le duo a eu recours à des dispositifs familiers, semblables à ceux utilisés dans la documentation scientifique, produisant une sorte de « sublime technologique » donnant l'impression d'assister à un phénomène naturel. Une faible profondeur de champ est utilisée pour rendre l'illusion d'une observation à travers un instrument scientifique, et le noir et blanc pour retranscrire l'idée d'une imagerie simple telle qu'elle est souvent employée dans les visualisations scientifiques, à l'image de celle obtenues au microscope électronique. Ces techniques sont également utilisées pour suggérer la présence d'un observateur humain qui assiste à ces événements et les documente.

Bien sûr, la matière et les phénomènes en question ne sont pas perceptibles par les sens humains. *20Hz* les rend tangibles afin de donner corps à une expérience humaine et à une interprétation du monde naturel. *20Hz* est une expérience viscérale et intense, tout à la fois fascinante et terrifiante : c'est une œuvre qui transcende nos expériences quotidiennes, laissant entrevoir une réalité dans laquelle nous sommes témoins de cette matière en mouvement créant des formes séduisantes, mais qui semble destructrice et incontrôlable. Cette œuvre suscite chez son audience une réaction émotionnelle très forte. L'observation de la puissance de la nature suscite un certain sentiment d'humilité, nous poussant à réfléchir sur notre place dans l'univers.

L'œuvre est installée sous la forme d'une projection dans une black box ou sur un grand écran plasma. La première édition en 2D monocala a été présentée au Festival international du film de Rotterdam en 2012, tandis que la première présentation de la version 3D stéréoscopique a eu lieu au BFI (British Film Institute) de Southbank à Londres pour le Samsung Art+ Prize 2012, qui a été décerné à Semiconductor. L'œuvre a été récompensée par le Golden Gate Award for New Visions au Festival international du film de San Francisco en 2012 et par le Art and Science Award au Festival du film d'Ann Arbor en 2012. Elle a reçu le premier prix au Quantum Shorts 2014 du Centre for Quantum Technologies de l'Université de Singapour.

Semiconductor est un duo d'artistes britanniques formé par **Ruth Jarman et Joe Gerhardt**. Depuis plus de vingt-cinq ans, ils développent une pratique critique et orientée vers la recherche explorant la nature matérielle du monde physique au prisme des sciences et de la technologie. Leurs œuvres interdisciplinaires soulignent le rôle de la perception humaine dans les systèmes d'observation, nous encourageant à élargir notre perception de la réalité et à interroger notre place dans l'univers. Leur pratique s'appuie sur des recherches menées au sein d'institutions scientifiques, comme CERN, la NASA, la Smithsonian Institution, le Charles Darwin Research Centre (Galápagos), l'Office for Science du gouvernement britannique et l'Extreme Light Laboratory de l'université de Glasgow. Des bourses et des résidences permettent à Semiconductor d'étudier les outils, les langages et les discours épistémologiques grâce auxquels la science cherche à décrire l'univers, révélant la manière dont les instruments et les méthodologies façonnent non seulement notre savoir, mais aussi la manière dont nous l'avons acquis.

Leurs œuvres sont exposées dans le monde entier. Parmi les lieux de leurs expositions et présentations personnelles récentes, on compte Art Basel, pour la quatrième commande Audemars Piguet à Bâle, Suisse ; le Centre national d'art contemporain de Santiago, la City Gallery de Wellington, la John Hansard Gallery de Southampton, la House of Electronic Arts de Bâle, la FACT (Foundation for Art and Creative Technology) de Liverpool. Parmi les expositions collectives notables, citons la vingt-et-unième biennale de Sydney, le Mori Art Museum de Tokyo, le Festival international du film de Rotterdam, Pays-Bas, la Royal Academy of Arts de Londres, le ZKM (Centre d'art et de technologie des médias) de Karlsruhe, le San Francisco Museum of Modern Art et l'ArtScience Museum de Singapour. Parmi les commandes, on distingue notamment les œuvres *in situ* conçues pour DeepMind (Royaume-Uni) et le Novartis Pavillon (Suisse). Leurs œuvres font partie d'importantes collections internationales, notamment celles du Hirshhorn Museum and Sculpture Garden de Washington D.C. et du Centre Pompidou, ainsi que de collections privées.

semiconductorfilms.com



Semiconductor, 20Hz, Video still

Stéphanie Roland

Stellar pipeline

2024

Installation

Impressions photographiques sur plâtre, suspension métallique

Stellar Pipeline présente des images de naissances de galaxies qui s'échelonnent sur 13 milliards d'années, prises par des télescopes, elles sont imprimées sur une structure qui évoque les carottages géologiques. La technique du carottage consiste à prélever un échantillon de sol sous forme de cylindre, qui permet d'en étudier les couches successives. Ici, les carottes renvoient non pas seulement aux strates géologiques, mais également aux ciels astronomiques, ceux-ci ont en commun des échelles de temps qui dépassent de loin l'expérience humaine. Il s'agit d'une ligne du temps astrale, une histoire du Temps.

Stéphanie Roland est une artiste visuelle et réalisatrice, basée à Bruxelles. Elle réalise des films et des installations qui explorent, entre le documentaire et l'imaginaire, les structures invisibles du monde occidental, les larges échelles du temps et les hyperobjets. Elle puise son inspiration dans des champs variés, allant de l'écologie à la politique, en passant par la géologie et le cosmos. Après avoir été diplômée de La Cambre et avoir suivi la classe de Hito Steyerl à l'UDK Berlin, elle a effectué un cursus au Fresnoy - Studio National. Son travail est régulièrement présenté au niveau international, ses projets ont été inclus dans des expositions d'institutions majeures : Biennale de Venise, Centre Pompidou, Musée du Louvre, Musée Benaki, Haus der Kulturen der Welt, Botanique, Biennale internationale d'art de Kampala, Wiels et ISELP.

Breda Photo, Belfast Photo festival, Encontros da Imagem, BIP Liège et MOPLA Los Angeles font partie des festivals dédiés à la photographie auxquels elle a participé. Ses films ont été projetés dans des festivals internationaux tels que Visions du Réel, FID Marseille, Festival dei Popoli, ZINEBI Bilbao, FEST New Directors / New Films, les Rencontres Internationales Paris / Berlin, Curtas Cinema et PÖFF Shorts Tallin black nights, entre autres. Son premier film *Podesta Island* a remporté le prix Alice Guy au FID Marseille et son second film *Le cercle vide* a reçu le prix TËNK au festival Visions du Réel, à Nyon.

stephanieroland.be



Stéphanie Roland, Stellar Pipeline ©SR

VOLET
FILMS D'ARTISTES

Cécile Hartmann

Landform

2025,

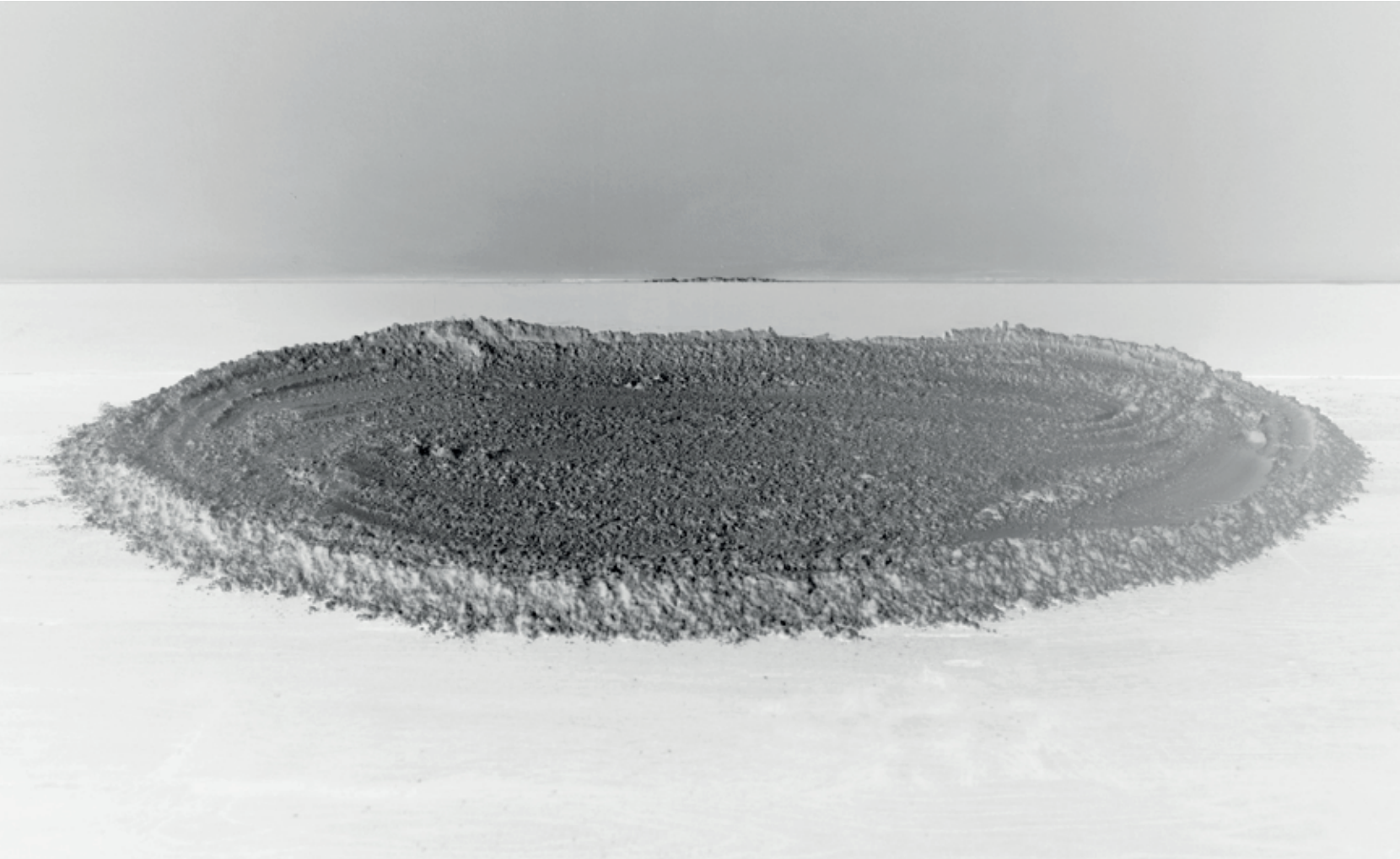
Film numérique noir et blanc - 12 minutes, sonore, sans dialogue

Des images apparaissent les unes après les autres ; paysages désertiques, architectures, mutations cellulaires, vues cosmiques... D'où proviennent ces images ? Est-ce un leurre ou les traces d'un rituel passé ?

Par l'abrogation de toute échelle, *Landform* invite le spectateur à habiter une géographie sans identité, sans lieu, sans nature et temporalité. Les formes qui se dévoilent tout au long du film évoquent des temps immémoriaux comme des espaces futurs. Construites par l'artiste sur le sol de son atelier pendant une longue période, les images sont en réalité issues d'un acte consistant à manipuler dix kilos de farine à l'aide de son corps et d'une latte de bois. Chaque opération est enregistrée photographiquement depuis un point de vue légèrement surélevé et imprimée à la fin du processus sous forme d'image négative. L'énergie libérée lors des actions successives manifeste l'invention d'un nouveau processus de fabrication des images autant que le désir de se réapproprier un rapport au temps et à l'espace.

Cécile Hartmann est une réalisatrice et plasticienne née à Colmar. Après des études en histoire de l'art et en philosophie à l'Université des Sciences Humaines de Strasbourg, elle suit un cursus en art à l'École des Beaux-Arts de Paris. Mêlant esthétique minimaliste et recherches documentaires, ses films se fondent sur une physique des éléments observés et sur des stratégies de reconstruction du réel. Sans langage parlé, ils peuvent être interprétés comme des « archives-poèmes » qui racontent comment l'humanité conquiert et habite la terre à travers l'histoire. Son travail a fait l'objet d'expositions personnelles et collectives à la MABA de Nogent-sur-Marne ; au MOCA d'Hiroshima ; au Museo de Arte del Banco de la República à Bogotá ; au SeMA Seoul Museum of Art et au Carré d'Art- Musée d'art contemporain de Nîmes.

cecilehartmann.com



Cecile Hartmann Studio, *Landform*, Video Still

Donald Abad

S'abstraire

2012

"Un chat marche.
Devant lui, l'horizon.
Derrière lui, un homme.
Derrière eux, l'horizon.
Autour d'eux, la terre.

Deux êtres s'enfoncent dans un espace infini
avec pour seul point de repère, l'un pour l'autre. Et inversement.
S'abstraire est un projet d'essence minimale,
géométrique, deux points en mouvement, un vecteur.
Sans but, l'homme s'en remet à l'animal, aveugle de naissance.
Il sera sa boussole, son guide dans l'absolu."

Donald Abad, artiste plasticien, entre performance et dispositif. Entre réel et virtuel. Entre action et contemplation. Sur la ligne de crête.
Depuis 2001, mon travail est essentiellement des créations in situ produites et réalisées lors de résidences artistiques : visites performées au Centre Pompidou Metz (2025), jeu de vidéos interactive à la Galerie d'art contemporain de Créteil (2024), vidéo sur l'âme de la corde au musée de la Corderie de Rochefort (2023), expositions au Québec : comment raconter aux générations futures ce qu'était la neige (2024), déplacer un cairn dans les airs (2012), observer le sommet du Roden Crater (2010), faire un voyage immobile d'une semaine à la station Vastemonde (2009).

donaldabad.com



Donald Abad, S'abstraire, Video Still

Eva L'Hoest et James Vaughan

What hath God wrought?

2023

Vidéo monocal - 15 min.

Un film d'Eva L'Hoest et James Vaughan.

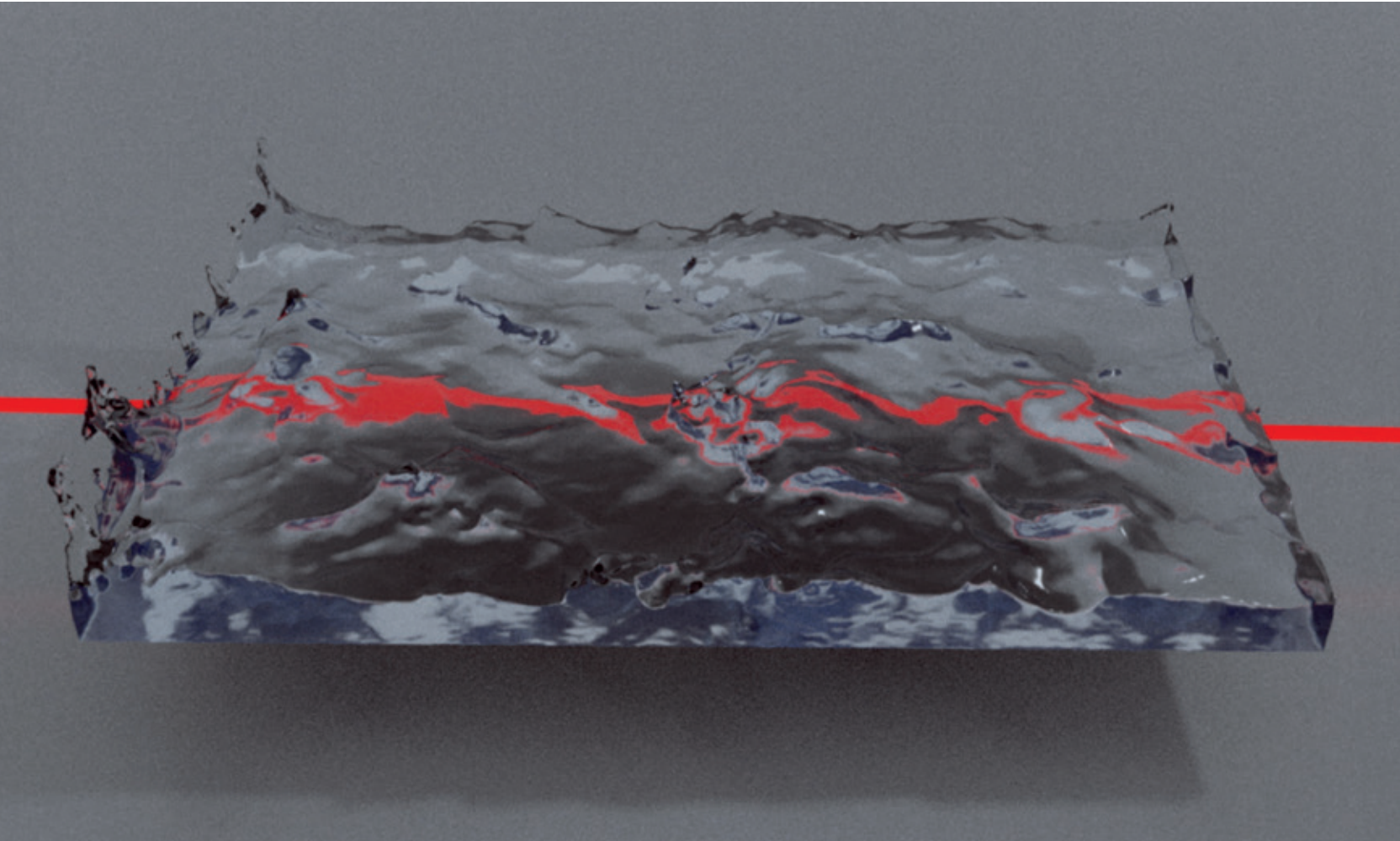
Musique composée et interprétée par John Also Bennett.

Directeur de la photographie : Dimitri Zaunders.

What Hath God Wrought? est un film documentaire qui explore l'histoire et les subtilités techniques du réseau de câbles sous-marins sur lequel repose l'infrastructure du monde numérique. Avec pour toile de fond le Territoire du Nord en Australie et la cité-État de Singapour, ce film est une investigation des interactions entre technologie et histoire telles qu'elles ont forgé notre nos rapports, au sein d'un système mondial d'échanges d'informations, de transactions financières et de ressources matérielles.

Pour cette nouvelle œuvre, Eva L'Hoest a collaboré avec le cinéaste James Vaughan (Australie), le compositeur John Also Bennett (Etats-Unis) et le directeur de la photographie Dimitri Zaunders (Australie). Des effets spéciaux aux ondes sinusoïdales numériques en passant par le grain chimique du film 16 mm, la manière dont les images et les sons apparaissent joue un rôle central dans la visualisation de ces récits submergés, et permettent à l'imperceptible de devenir palpable.

Kanal-Pompidou



Eva L'Hoest et James Vaughan - *What hath God wrought* - Video still - @ELH et Kanal Centre Pompidou

Francis Alÿs

Paradox of Praxis 5,

Ciudad Juárez, Mexico, 2013

En collaboration avec Julien Devaux, Felix Blume, Alejandro Morales & Rafael Ortega

7'49"

© Francis Alÿs

Courtesy artiste et Galerie David Zwirner, Paris

Paradox of Praxis 5 fait partie d'une série de vidéos performatives qui politisent des gestes absurdes ou apparemment futiles. Le film documente les déambulations nocturnes de l'artiste à travers Juárez tandis qu'il pousse du pied une boule de feu dans des rues désertes - une conflagration étrange qui réfute la métaphore.

Avec une carrière s'étendant sur quatre décennies, **Francis Alÿs** (1959, Anvers) a forgé une pratique unique et radicale qui embrasse de multiples médias, de la peinture et du dessin à la vidéo et à la photographie. Formé à l'architecture et à l'urbanisme en Belgique et en Italie, Alÿs s'installe à Mexico en 1986. Le contexte urbain en pleine mutation et les transformations sociales qui en découlent à la fin des années 1980 l'inspirent à devenir artiste visuel, développant alors ses premières interventions publiques. Travaillant en collaboration avec des communautés locales à travers le monde, son exploration, poursuivie tout au long de sa vie, de l'art comme vecteur de témoignage des changements sociaux et politiques émerge de son engagement dans des contextes interculturels, de l'Amérique latine à l'Afrique du Nord et au Moyen-Orient.

Depuis plus de vingt ans, Alÿs voyage dans plus de 25 pays pour documenter les jeux d'enfants : de la « chaise musicale » au Mexique, au « saute-mouton » en Irak, jusqu'au « saut à la corde » à Hong Kong. Ce projet en constante expansion, *Children's Games*, constitue une archive des expériences vécues du jeu et des interactions sociales, aujourd'hui en déclin en raison de l'urbanisation rapide, de l'omniprésence de la voiture, de l'érosion des communautés et de l'usage croissant des réseaux sociaux et des divertissements numériques.

francisalys.com



Francis Alÿs, *Paradox of Praxis 5* - Video still

Giulia Grossmann

Ultima (Prélude)

2025

16mm - Couleur / sonore / 1 écran - 13' 30 - Distribution : LightCone

Musique de **Merryl Ampe** (FR)

Ultima (prélude) tisse un dialogue entre la mythologie nordique et la biologie marine, explorant l'hypothèse d'une genèse abyssale. L'exploration des paysages volcaniques et océaniques devient une réflexion sur l'origine de la vie. Des geysers aux vagues polaires, des expériences optiques en physique aux organismes marins microscopiques, le film navigue entre ces multiples échelles d'observation.

(1984-)
Nationalité française

Giulia Grossmann est cinéaste et artiste visuelle. Son travail met en dialogue réalité et fiction, sciences et cosmologies, nature et technologie, récits fondateurs et pratiques territoriales. Elle explore la relation de l'Hommes à son environnement à travers des films tournés dans des territoires spécifiques, dans une démarche à la fois exploratoire, du désert de Wirikuta au Mexique aux fjords de l'Ouest islandais, des montagnes basques aux mangroves brésiliennes, des abysses à l'espace qui nous sépare de la planète Mars.

Ses projets s'appuient sur des collaborations interdisciplinaires avec des chercheurs.

Elle développe actuellement "Océan Écran", un projet de recherche-crédation lauréat de la Villa Albertine 2025, à la croisée du cinéma expérimental et de l'océanographie, ainsi que "La Mémoire de la Mangrove", tourné dans le nord-est du Brésil, qui prolonge sa réflexion sur les résonances entre récits cosmologiques et luttes écologiques, entre mémoire et résistance.



Giulia Grossmann, *Ultima (Prélude)* still video - Tous droits réservés par l'artiste Courtesy de Light Cone, Paris

Hervé Charles

WATERFALL 2

2006

Vidéo - 2'12"

Format 4X3 mp4 720P muette

Cette vidéo marque l'apparition de la problématique du stress hydrique dans le travail d'Hervé Charles, un enjeu environnemental qui continue d'alimenter sa réflexion actuelle. *WATERFALL 2* (2006) révèle une chute d'eau filmée en plan rapproché. L'œuvre opère par synecdoque : le fragment isolé, dont les qualités plastiques ont été accentuées, renvoie à la totalité du phénomène naturel, insaisissable dans sa démesure et ses perpétuelles transformations. Face à ce phénomène de vibration intérieure qui répand l'image vers l'extérieur et qui lui accorde presque une valeur environnementale, le spectateur a l'impression de pouvoir se laisser submerger et de se retrouver, à son tour, au " cœur " des phénomènes qu'elle relate.

Hervé Charles parvient à s'approcher de cette idée romantique de l' « Einfühlung », sans en reprendre l'emphase et l'excès. Il reste toujours cette distance prude, fut-elle réduite, cette retenue qui empêche l'unisson, la fusion complète avec le paysage suggéré. Un retournement paradoxal s'est toutefois opéré : par des procédés proprement plastiques, le spectateur se retrouve fictivement dans la position du photographe envahi par les éléments naturels qu'il cherche à saisir. La perception oscille en effet d'une reconnaissance immédiate du phénomène observé, presque sur le vif, à des échappées abstraites, ouvrant la voie à une réflexion générale sur un univers en perpétuelle mutation ; à la manière du narrateur sans visage du Théorème d'Almodovar, pour qui « Rien n'est fixe, tout est en mouvement dans l'Univers, les formes sont des passages transitoires. [...] C'est cette fixité que chacun pense avoir qui tisse lentement l'illusion générale. »



Hervé Chalres, *WATERFALL 2*, still video

Mathilde Lavenne

TOTALITY

2025

Documentaire - 15'

Produit par PARAISO PRODUCTION, avec le soutien du Fresnoy, Studio des arts contemporains, et de la Villa Albertine.

Un groupe de personne, majoritairement des femmes assistent à une éclipse totale de soleil sur le toit d'une ancienne loge des Odds Fellows au Texas, société secrète ancêtre du syndicat, première confrérie à avoir créé une loge féminine au 19ème siècle sous le nom des Rebekahs.

Après des études de philosophie et de langues et civilisations hispano-américaines, **Mathilde Lavenne** se tourne vers les beaux-arts. Elle étudie en post-diplôme aux Arts Décoratifs (Hear) à Strasbourg puis au Fresnoy, Studio national des arts contemporains. Ses films *TROPICS* réalisé au Mexique, et *SOLAR ECHOES*, réalisé au CERN (Organisation européenne pour la recherche nucléaire), ont été récompensés dans plusieurs festivals (Rotterdam, Ars Electronica, Ann Arbor et Vidéoformes). Son travail est exposé à la Collection Lambert à Avignon, au Centre Wallonie Bruxelles à Paris, au Tacoma Art Museum de Washington ou encore au musée des Beaux-Arts de Guizhou en Chine. Elle vient de finir *TOTALITY*, réalisé lors de l'eclipse solaire de 2024 aux Etats-Unis et développe son premier projet en réalité virtuelle, *THE LAND I LIVE ON*.

mathildelavenne.com

PARAISO PRODUCTION
PRESENTS

TOTALITY

A FILM BY MATHILDE LAVENNE

TOTALITY WRITTEN & DIRECTED BY MATHILDE LAVENNE | PRODUCED BY CAMILLE GENAUD & CLARISSE TUPIN
IMAGE MATHILDE LAVENNE | EDITING CAROLE LE PAGE | SOUND EDITING ALEXANDRE HECKER | COLOR GRADING YANNIG WILLMANN
MIX MARTIN DELZESCAUX | MUSIC KMRU | GRAPHIC DESIGN TONY DERBOMEZ | WITH THE SUPPORT OF THE FRESNOY, STUDIO
NATIONAL DES ARTS CONTEMPORAINS, THE VILLA ALBERTINE, THE GAÎTÉ LYRIQUE, THE DRAC HAUTS-DE-FRANCE

Mathilde Lavenne, TOTALITY_Affiche

Paulius Šliaupa

The Monk

2021

The Monk est une exploration méditative de la perception, de la mémoire et de la manière dont les technologies numériques peuvent modifier notre expérience du paysage. Ce film, tourné principalement en Lituanie, combine des prises de vue aériennes de terrains enneigés et un environnement sonore évocateur qui fusionne présence humaine et abstraction. Les images prises par drone, souvent associées à la surveillance et à la distance, sont réinventées grâce à une forme de manipulation picturale : des sections noircies et des textures floues transforment l'image en une surface tactile, invitant le spectateur à « toucher » le film avec ses yeux. Cette qualité picturale reflète la formation de peintre qu'a reçu Šliaupa et sa sensibilité à la matérialité des images. La conception sonore du film renforce cette impression d'intimité. Plutôt que d'utiliser des enregistrements prélevés sur le terrain, Šliaupa recrée les sons de la neige et du vent à l'aide de son propre souffle et de ses gestes, alliant ainsi souvenirs incarnés et imagination auditive. La voix d'un homme évoquant les hivers de son enfance donne à l'ensemble une tonalité émotionnelle sans pour autant expliquer les images, mettant l'accent sur la sensation plutôt que sur la narration. Faisant référence au *Moine au bord de la mer* de Caspar David Friedrich, Šliaupa situe son œuvre dans la tradition romantique de ce vagabond solitaire contemplant le sublime. Pourtant, *The Monk* s'adresse à notre monde numérique, où la technologie éloigne et complexifie notre connexion avec la nature, transformant l'observation du dehors en une rencontre poétique et spirituelle avec ce que l'on ne peut pas voir.

Paulius Šliaupa (né en 1990 à Vilnius, Lituanie) est titulaire d'une licence en peinture et d'une maîtrise en sculpture contemporaine de l'Académie des arts de Vilnius, en Lituanie, ainsi que d'une maîtrise en arts et média de la KASK (Koninklijke Academie voor Schone Kunste), dans le cadre d'un programme de résidence du HISK (Higher Institute of Fine Arts) de Gand, en Belgique. Il a remporté le grand prix ArtContest22 à Bruxelles, le grand prix de l'INPUT/OUTPUT en 2023 à Bruges, et le prix du Simultan Festival à Timișoara, en Roumanie, en 2024. Paulius Šliaupa a bénéficié d'une résidence à la Fondation Fiminco en 2024-2025 à Paris. Parmi ses expositions personnelles récentes, citons: « A Snowfall of Salt » au Centre Intermondes de La Rochelle (2024), « After Nature » chez Michele Schoonjans à Bruxelles (2024) ; « Night watch » au HuidenClub à Rotterdam (2022), « Neon Poems » au Casinot XXH à Malmö (2021), « Dès Vu » au Meno Niša de Vilnius (2019). Il a aussi participé à de nombreuses expositions collectives, à l'image de « Magical Realism: Imagining Natural Dis/order » chez ARGOS à Bruxelles (2025), « GOING PLACES, MOVING THINGS » au Mipéc Longbien d'Hanoï (2024), chez KIN, LT.art Vienna à Vienne (2022), « Earth Drama » chez Meno Niša à Vilnius, (2022), ou encore « M-idzomer » au M Leuven de Louvain, Belgique.

sliupa.com



Paulius Šliaupa, *The monk* - still video

Semiconductor

The View from Nowhere

2018

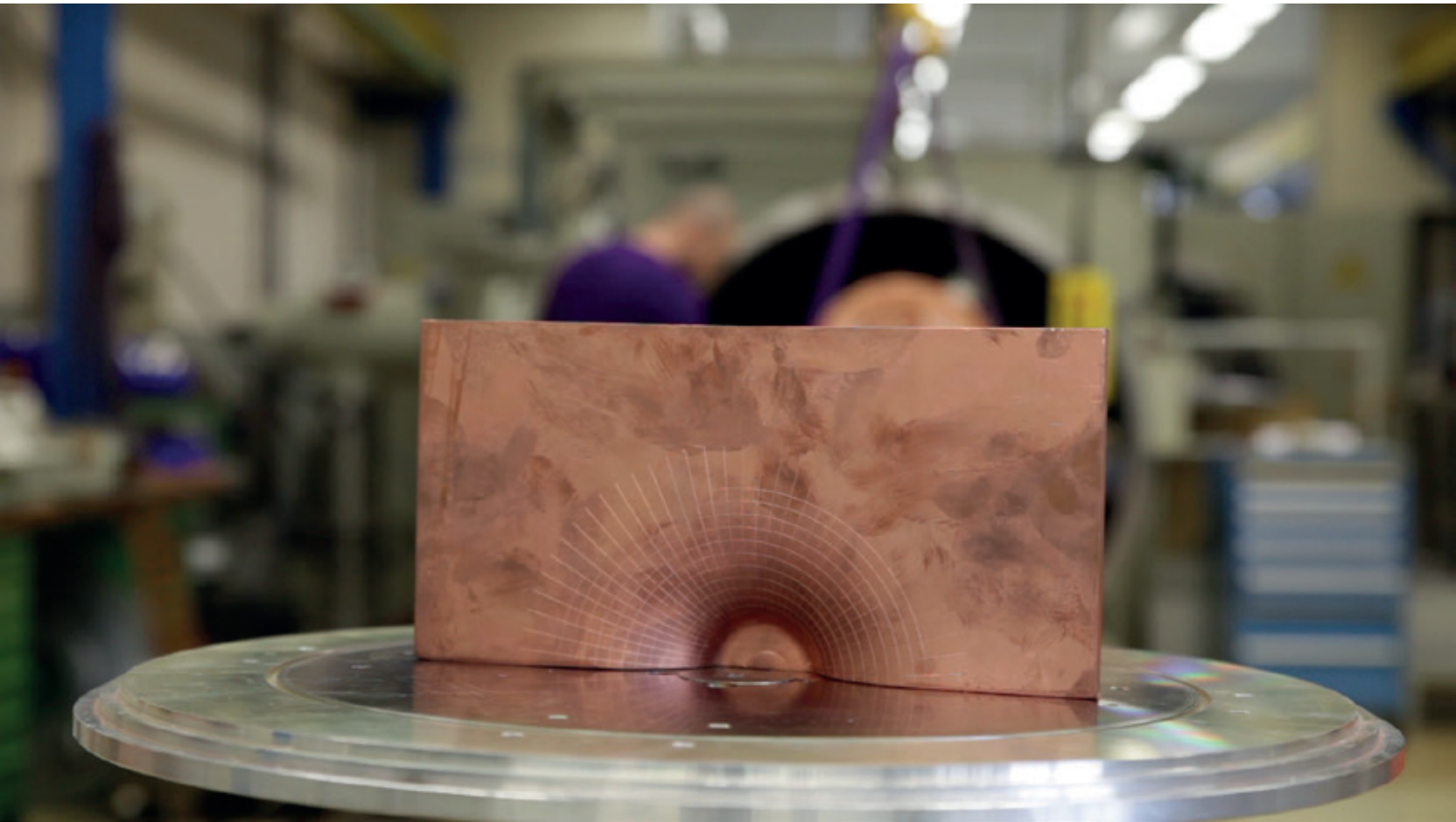
Vidéo HD monocal - 13'11"

The View from Nowhere est une vidéo monocal qui explore la place de l'humanité dans la nature grâce à la technologie du CERN, le laboratoire européen pour la physique des particules situé à Genève.

Intéressé par la nature matérielle de notre monde physique et par la manière dont nous le percevons au prisme de la science et de la technologie, le duo Semiconductor explore les techniques et les langages développées par le CERN, posant certaines questions fondamentales sur la composition et le fonctionnement de la nature.

En mélangeant des discussions sur la mise en application des théories physiques avec des images filmées dans les ateliers de haute technologie du CERN, Semiconductor explore la dichotomie entre la poursuite étonnamment créative de la modélisation théorique de notre univers physique et la nature fixe et rigide de la production d'instruments pour tester ces notions. Il s'agit de donner à voir l'essence des cadres scientifiques dont nous faisons usage pour explorer la matière, au-delà des limites de l'expérience humaine, tout en soulevant des questions sur notre place dans notre environnement.

Le titre *The View from Nowhere* fait référence au principe philosophique selon lequel la science tirerait sa valeur de sa capacité à mener des analyses objectives.



Semiconductor, *The View from Nowhere*, still video

VOLET PERFORMANCES

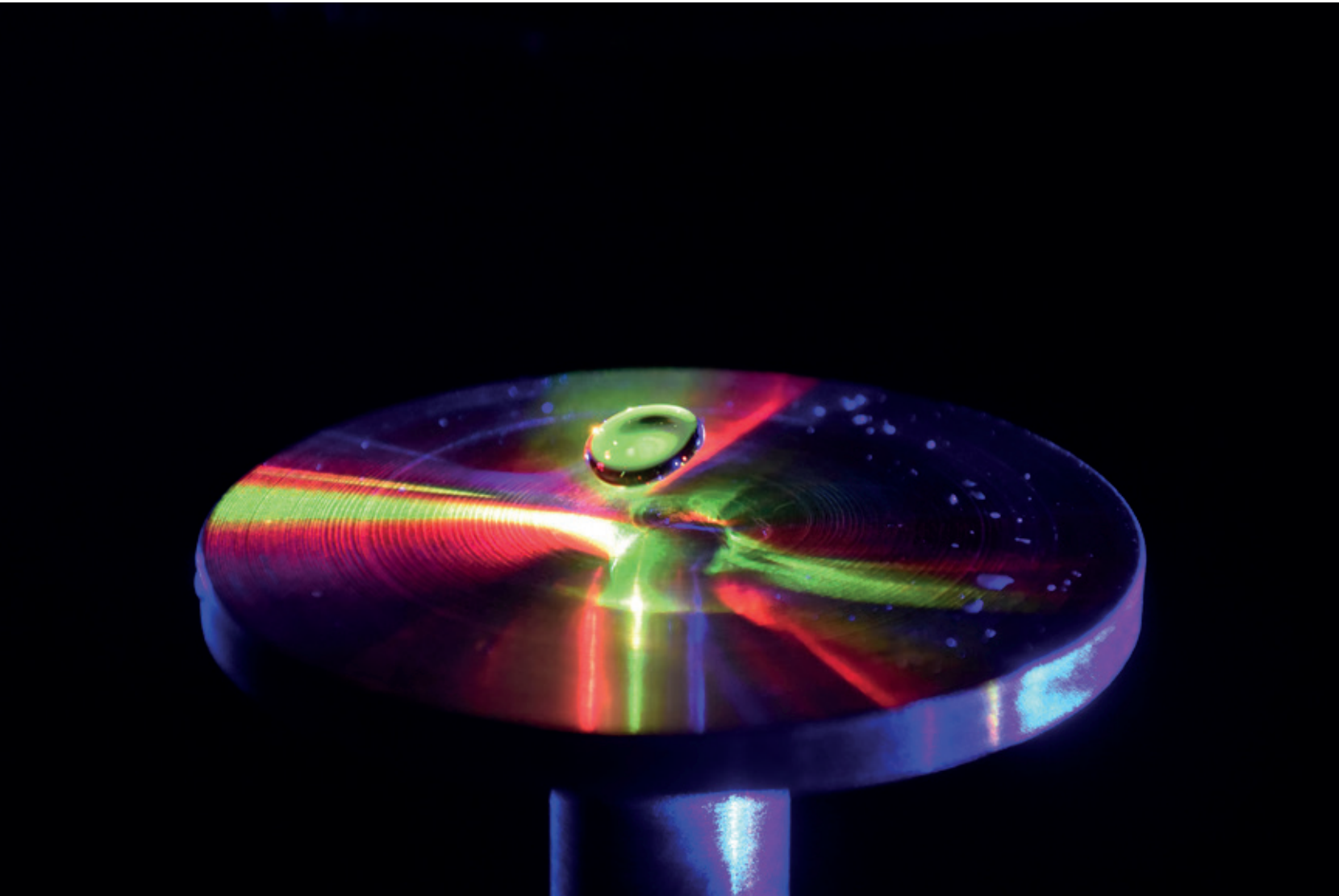
À la faveur du vernissage de l'exposition
23 janvier 2026 à partir de 18h30

Evelina Domnitch et Dmitry Gelfand

Force Fields

À l'époque du Spacelab, les chercheurs du JPL ont été les premiers à mettre au point des techniques de lévitation acoustique pour piéger et faire tourner des échantillons liquides en microgravité. Au cours des dernières décennies, ces mêmes méthodes ont été mises en œuvre pour la manipulation sans contact sur Terre. De nombreuses expériences ont été menées dans un large éventail de domaines de recherche, notamment la dynamique des fluides, la chimie analytique, les sciences atmosphériques, la biologie moléculaire et l'astrophysique de table.

Dans *Force Field*, des gouttelettes d'eau en lévitation acoustique résonnent, se vaporisent et se réassemblent en sphéroïdes, toroïdes et polygones oscillants tout en tournant presque sans cisaillement. La performance exploite simultanément la tridimensionnalité du son, la physicalité insaisissable de l'eau, ainsi que la dynamique rotationnelle des corps célestes et subatomiques.



Evelina Domnitch & Dmitry Gelfand, *Force Field*

Germaine Kruip

A Square Without Corners

Vidéo, son - 5 min

Avec *A Square Without Corners*, Kruip passe de l'étude d'une figure géométrique à celle de la conscience elle-même. Cette œuvre s'inspire d'un recueil de citations sur l'infini, compris non pas en tant que concept mathématique abstrait, mais en tant qu'espace mental et spirituel dans lequel une idée apparaît, hésite et prend forme.

Après sa performance en solo *A Square Spoken* (Un carré parlé, 2015) dans laquelle la forme était explorée dans sa géométrie pure, presque sèche, *A Square Without Corners* élargit la réflexion, afin de faire transiter l'objet vers le sujet, la forme définie vers un infini informe. En ce sens, le carré est moins une figure observable qu'un champ d'où surgissent la pensée et la perception.

Présentée ici sous forme d'une vidéo sur écran noir sous-titrée en anglais, cette œuvre est essentiellement sonore. Le texte de *A Square Without Corners* est lu et chanté par la grande prêtresse balinaise Ida Resi Alit. L'artiste lui a fait parvenir une traduction indonésienne du texte ; après l'avoir étudiée pendant plusieurs semaines, Ida Resi Alit y répond sous la forme d'une interprétation intime où se mêlent le sanskrit, le kawi et ce qu'elle décrit comme une langue astrale.

Le spectateur est invité à prêter attention à la fois à ce chant hypnotique, semblable à une berceuse, mais aussi aux sous-titres qui retranscrivent le script original. Entre la voix et le texte, la compréhension et l'incompréhension, un espace d'un autre type se fait jour, dans lequel le sens n'est pas fixe mais où il émerge et se dissout dans un mouvement continu, à l'image d'une ligne tracée autour d'un carré qui n'aurait pas de coins.

Everything in the universe has a rhythm, everything dances

Performance pour l'espace public

Interprétée par Youjin Lee et Gil Hyoungkwon

Le titre de cette performance est une phrase de la poétesse Maya Angelou. Il contient une idée aussi simple que vaste, selon laquelle le rythme ne serait pas seulement présent dans la musique, mais aussi dans les marées, la respiration, la circulation routière, les battements du cœur et les galaxies. Cette intuition d'un champ élargi du rythme, perçu comme un mouvement continu qui relie les corps, les matériaux et les environnements, sous-tend l'œuvre de Kruip.

Ici, la ville elle-même se fait partition et instrument. Deux percussionnistes se déplacent dans l'espace public avec différentes baguettes et jouent sur des clôtures métalliques, des grilles et des échafaudages. Ces surfaces, habituellement muettes, sont traitées comme une palette résonnante, chacune ayant sa propre réponse au toucher de la baguette. L'acier, le treillis métallique et les tuyaux réagissent différemment au bois, au caoutchouc ou au métal, révélant des timbres et des harmoniques distincts. L'architecture et les éléments de la vie quotidienne, qui constituent habituellement un arrière-plan, sont mis en avant en tant que « corps sonore ».

Ce langage musical s'inspire de la technique minimaliste du *phasing* (ou déphasage en français). Les interprètes commencent à l'unisson, frappant le même rythme sur des surfaces choisies, puis se désynchronisent lentement. De ce léger décalage naissent de nouveaux motifs et de nouvelles couleurs ; la pulsation initiale, unique et régulière, se ramifie peu à peu pour créer un réseau chatoyant de rythmes entrelacés. L'oreille se détourne de la pulsation première pour saisir la subtilité des frictions et des chevauchements entre les deux lignes musicales.

Dans ce duo, le *phasing* se transforme en un dialogue intime et spatial. Les musiciens partagent un motif de base, un petit fragment de temps, et le travaillent comme une question qu'ils se renvoient l'un à l'autre. Presque imperceptiblement, l'un d'eux commence à se décaler : une note arrive un peu plus tôt, une pause s'allonge, un accent glisse vers un autre point de la clôture ou de la grille ; et l'autre lui répond. Entre eux deux, l'air et le métal se remplissent de rythmes croisés, d'échos et de survivances sonores. À partir de ces ajustements temporels minimes, un mouvement plus large prend forme, à l'image de deux orbites qui s'éloigneraient lentement tout en étant retenues par le même champ gravitationnel.

Cette performance invite l'auditeur à tenter de percevoir le rythme comme une forme de chorégraphie cosmique, mettant les éléments en relations les uns avec les autres par le mouvement. En activant les structures urbaines existantes comme des instruments, cette œuvre relie la vibration du métal de la ville aux cycles moins visibles qui régissent nos vies. Elle suggère qu'une écoute attentive permet de comprendre que tout dans l'univers a un rythme et que tout, à sa manière, danse.

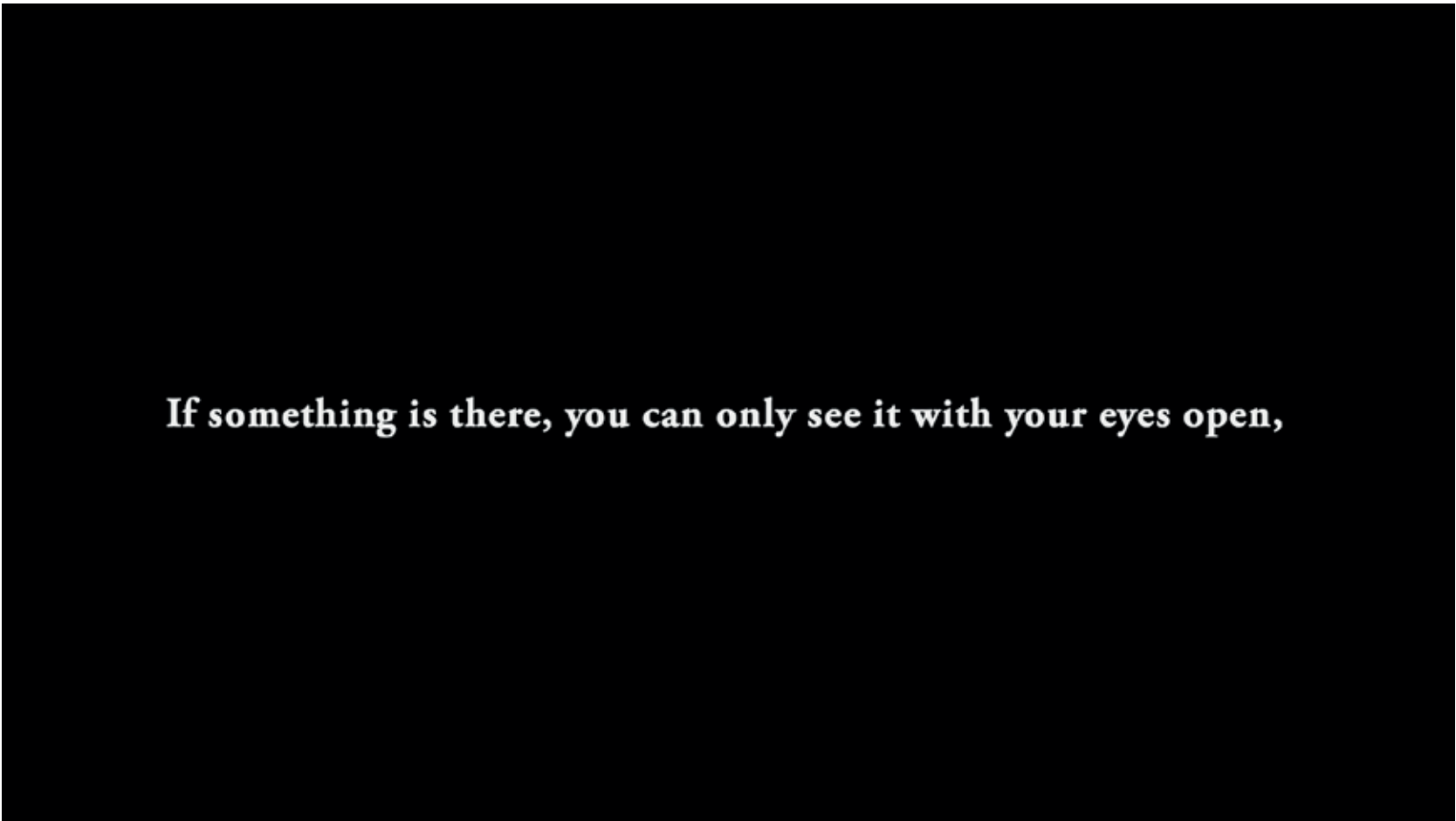
Germaine Kruip laissera une trace sonore de sa performance, que le public sera invité à activer sur place dans le cadre de l'exposition.

Germaine Kruip est une artiste visuelle néerlandaise qui vit et travaille entre Amsterdam, Bruxelles et Londres. Au cours des deux dernières décennies, Kruip a développé une pratique qui fusionne le temps, l'espace et la perception. Entre les arts visuels, la scène et l'architecture, elle explore et présente ses observations à travers des interventions sculpturales et performatives spécifiques à chaque site.

Kruip étudie la scénographie de phénomènes insaisissables, tels que la lumière du jour en constante évolution et le passage du temps ; la relation entre l'art et le rituel dans les gestes répétitifs, visant à modifier subtilement la perception ; les tentatives historiques de créer de l'abstraction au moyen de la géométrie et les désirs, théories et idéologies qui sous-tendent ces tentatives.

Depuis qu'elle a quitté le théâtre pour les arts visuels en 2000, Germaine Kruip a développé une approche multidisciplinaire unique qui explore les va-et-vient entre ces deux domaines. Elle s'intéresse particulièrement à la manière dont son expérience de scénographe peut introduire de nouvelles stratégies de création d'expositions dans un musée ou une galerie, et comment celles-ci peuvent être retransposées dans le contexte théâtral.

germainekruip.com



Germaine Kruip - Video still

Nicolas Montgermont

Chronique d'une fin annoncée

2025

Ce qu'ils appellent orbite, c'est mon sol.

En août 2025, les derniers satellites météo analogiques états-uniens ont été éteints par l'administration Trump. Une dernière communication du satellite NOAA 19 est captée : un mélange d'une vidéo prise au-dessus de l'Europe et d'une voix qui raconte les états d'âmes du satellite sur son rôle comme artefact humain...

Chronique d'une fin annoncée est un film et une performance construite à partir d'un enregistrement satellite fait par l'artiste. Le satellite NOAA 19 émettait un signal qui était à la fois image et son : une pulsation à 120 BPM s'entend alors qu'une photo de la Terre s'affiche ligne après ligne évoluant avec le déplacement du satellite. Sur cette captation hypnotique et rythmique rejouée en temps réel, se superpose une voix off fictionnelle qui explore les questions techniques et philosophiques que posent la présence de tels objets dans l'espace autour de la Terre : leur rôle dans la relation entre humain et cosmos, la poésie de leurs orbites et l'avenir à long terme d'un satellite décommissionné...

Nicolas Montgermont est un artiste sonore et radio qui explore la physicalité des ondes sous leurs multiples formes. Après des études à l'IRCAM il effectue de la recherche en acoustique musicale, avant d'orienter sa pratique vers la création artistique.

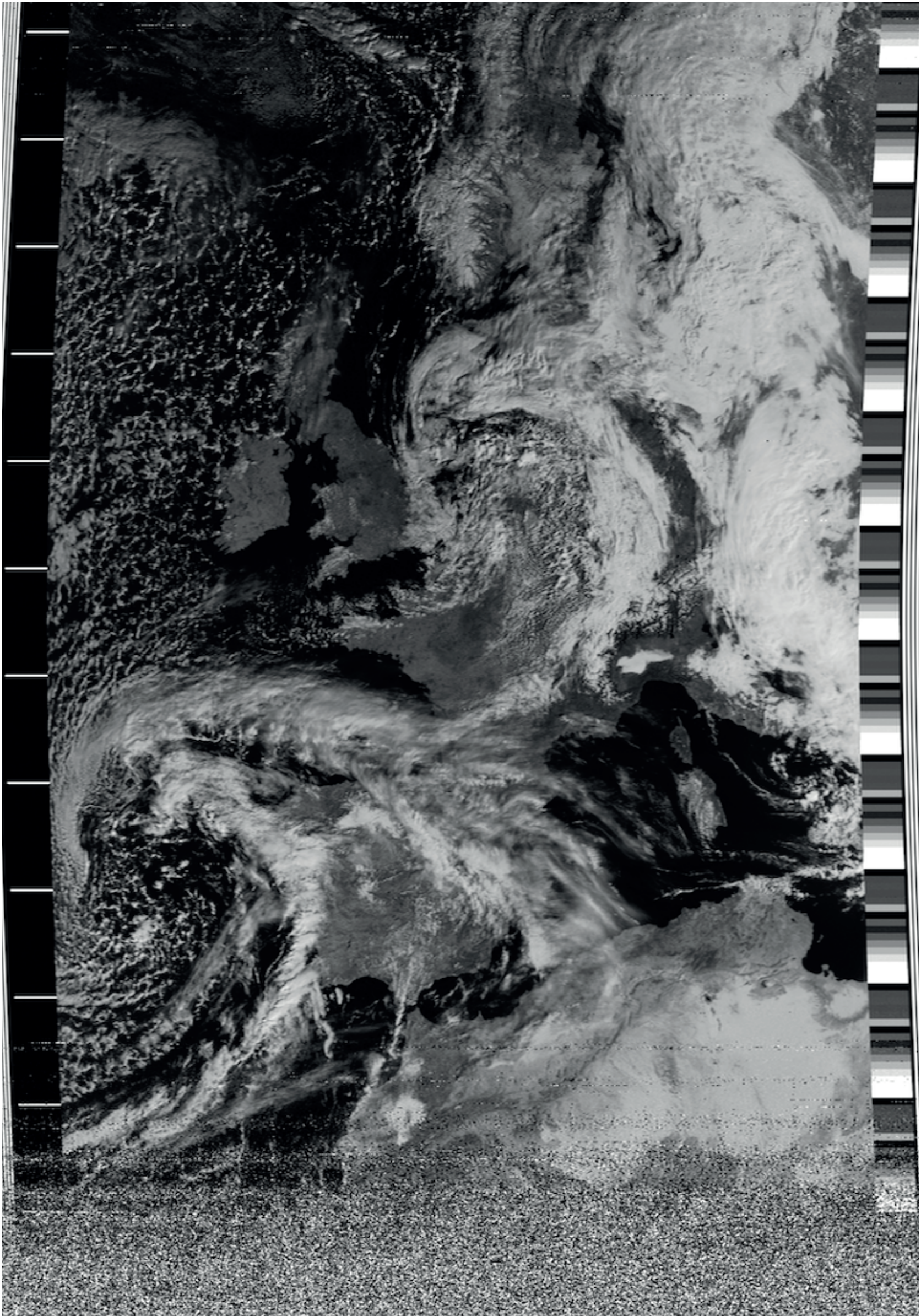
Depuis vingt ans, il conçoit des dispositifs qui sondent l'essence poétique, physique et politique des ondes, dans une approche critique des relations entre son, temps et écoute. Son travail met en jeu la matérialité et les processus propres aux médiums sonores et électromagnétiques : résonance dans les volumes, vibration des matières, richesse des paysages radio invisibles, écoute des ondes cosmiques, musicalité des interférences, sculpture d'antenne, territoire d'émission et politiques de la diffusion. Ses expérimentations cherchent à révéler les conditions d'existence du son et de la radio, ses régimes de perception et ses implications sociales et techniques.

Il développe ses œuvres sous la forme de performances, d'installations, de disques et de compositions, seul ou en collaboration. Il a formé plusieurs duos – notamment Radio Insomnia, chdh, Art of Failure et avec Pali Meursault et Cécile Beau – et participe activement à des collectifs artistiques. Il est cofondateur du collectif de radio-art Π node et a collaboré avec les Sons Fédérés, Jef Klak, l'Acentrale et La Dispersion.

En 2017, il réalise une commande publique permanente pour le tramway de Bordeaux. Ses œuvres ont été présentées dans plus d'une centaine d'expositions, et ses performances jouées dans plus de deux cents lieux à travers le monde, des festivals internationaux emblématiques (CTM – Berlin, On Site – Taipei, Tsonami – Valparaiso, Nemo – Paris) aux centres d'art, musées, salles de concert et lieux autogérés.

Depuis 2008, il enseigne la création sonore et multimédia à l'ENS Louis-Lumière.

nimon.org



Chronique d'une fin annoncée, Nicolas Montgermont

Ronan Masson

Capovolto

Inverser l'ordre du monde pour mieux en saisir les forces invisibles : le Capovolto est une antenne, tête ancrée dans le sol, pieds vers le céleste. Comme un geste liminaire, un art de la bascule donnant accès à ce qui ne se voit pas.

Face au Centre Wallonie-Bruxelles / Paris, ce corps renversé agit comme un diagnostic : notre relation à l'art, au pouvoir des institutions, à la ville elle-même, demande aujourd'hui une reconfiguration et c'est peut-être dans cette inversion que naît une forme de lucidité. Ni hommage ni citation, le Capovolto est là pour reconnecter nos gestes à un présent qui parfois ne regarde pas le ciel.

Diplômé de l'École des Beaux-Arts de Nantes, **Ronan Masson**, aussi connu sous le nom de ZedSet, vit et travaille à Paris. Son travail a été montré au Palais de Tokyo, à la Cité internationale des arts, à la Biennale internationale de design de Saint-Etienne, au Lieu Unique à Nantes, au centre d'art Passerelle de Brest lors d'Astropolis. « Ronan Masson réalise des structures qui définissent une position de l'individu dans l'espace (...). Ces environnements, sculptures, objets ou pièces de mobilier sont la mise en forme d'un certain nombre de relations physiques et comportementales, et articulent un commentaire non distancié sur les contenus de cette culture contemporaine. Ses objets sont des hybrides, entre sculpture et mobilier contemporain, et emboîtent ainsi le pas à nombre de productions artistiques développées au cours des années 1990, qui tendaient à problématiser et créer de nouvelles situations relationnelles dans le champ de l'art. » Lily Reynaud Dewar.

[instagram.com/ronan_masson/?hl=fr](https://www.instagram.com/ronan_masson/?hl=fr)



Ronan Masson, *Capovolto* - Costa Paradiso 2025 @RM

RYBN.ORG & Marie Constant

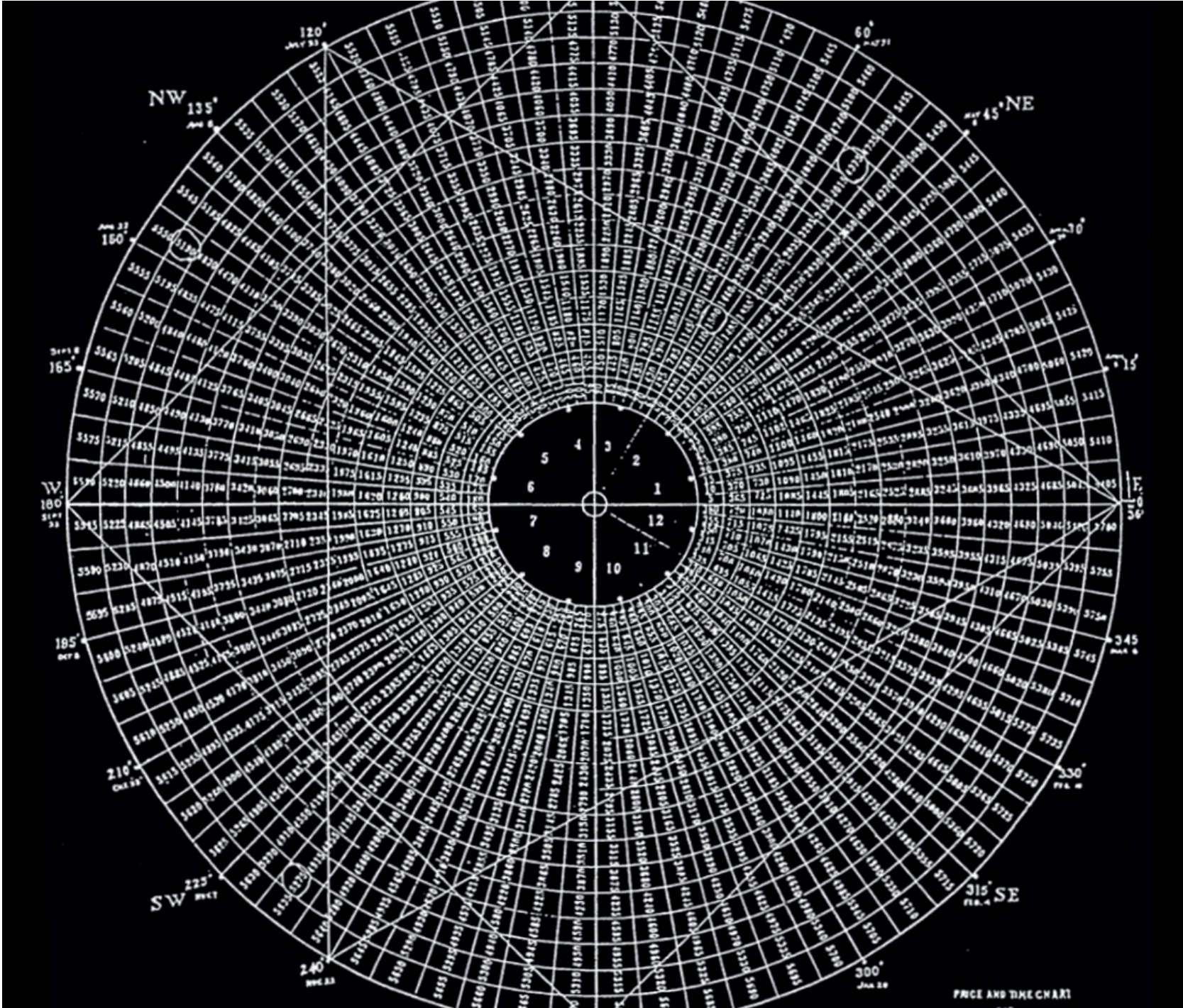
Matière noire sémantique

Marie Constant
Comédienne depuis l'âge de 10 ans, elle a travaillé au théâtre sur des textes aussi bien classiques que contemporains, ainsi qu'au cinéma.
Depuis quelques années, elle oriente son travail dans le domaine de la voix, passant de la radio (fictions ou lectures de textes littéraires pour France Culture) à des installations d'art contemporain, des documentaires ou des publicités, avec un même plaisir.

[instagram.com/marie.constante](https://www.instagram.com/marie.constante)

RYBN.ORG (1999) est un collectif d'artistes qui mène des enquêtes extra-disciplinaires sur le fonctionnement de systèmes complexes et opaques : les krachs du trading algorithmique, les circuits financiers offshore, la pseudo-IA, la colonisation du vivant par la propriété industrielle, et autres angles morts des mythologies techno-libertariennes. Il en ressort des œuvres documentaires (cabinets de curiosités, archives labyrinthiques) et des dispositifs performatifs activés dans les milieux techniques qui les ont inspirés.

rybn.org



@RYBN.ORG

Human Field

Performance collective sur la Piazza du Centre Pompidou

Soir du vernissage de l'exposition, 23 janvier 2026

DJ Set de Zombie Zombie

Zombie Zombie est un groupe de musique électronique français formé en 2006 par Étienne Jaumet et Cosmic Néman. Si la première partie de leur carrière s'inscrit sous le signe du cinéma d'horreur, le duo a tôt fait d'élargir ses horizons sonores vers le psychédéisme, le krautrock et la transe...

[instagram.com/zombiezombieband/?hl=fr](https://www.instagram.com/zombiezombieband/?hl=fr)



@Zombie Zombie

EN CONCOMITANCE
AU SEIN
DU VAISSEAU

IN SITU SATELLITE / 69e édition SALON DE MONTROUGE

En satellite de la 69^e édition du Salon de Montrouge, le Centre présente les installations ***Elie and the blood-sucking aliens*** de Joséphine Topolanski et ***Beach Machine - Mana Island*** de Miguel Miceli.

Rendez-vous incontournable de l'art contemporain et véritable tremplin pour les créateur.trice.s de demain, le Salon de Montrouge s'est imposé au fil des années comme une échéance emblématique dédiée à la découverte des artistes émergent.e.s.

Stéphanie Pécourt fut l'une des curatrices invitées au comité curatorial du Jury, à la sélection et au suivi de certain.es artistes, notamment de Joséphine Topolansk et Miguel Micelii dont les deux oeuvres seront présentées au sein du Centre, comme une trace du Salon en Hors-Les-Murs.

Joséphine Topolanski

Elie and the blood-sucking aliens

2025

Globe de lampadaire, aluminium, lentille, xérographie, photo argentique, étain. - 55 cmx 55 cm x 30 cm

Photo d'une peinture du XIV^e siècle dans l'église de la citadelle médiévale de Shigisoara en Roumanie. Apparition d'ovni au-dessus de la maison de naissance de Vlad III l'Empaleur.

« Fausses archives de vrais documents ou vraies archives de faux documents, l'ambiguïté science-fictionnelle s'immisce dans chaque recoin possible de mes productions.

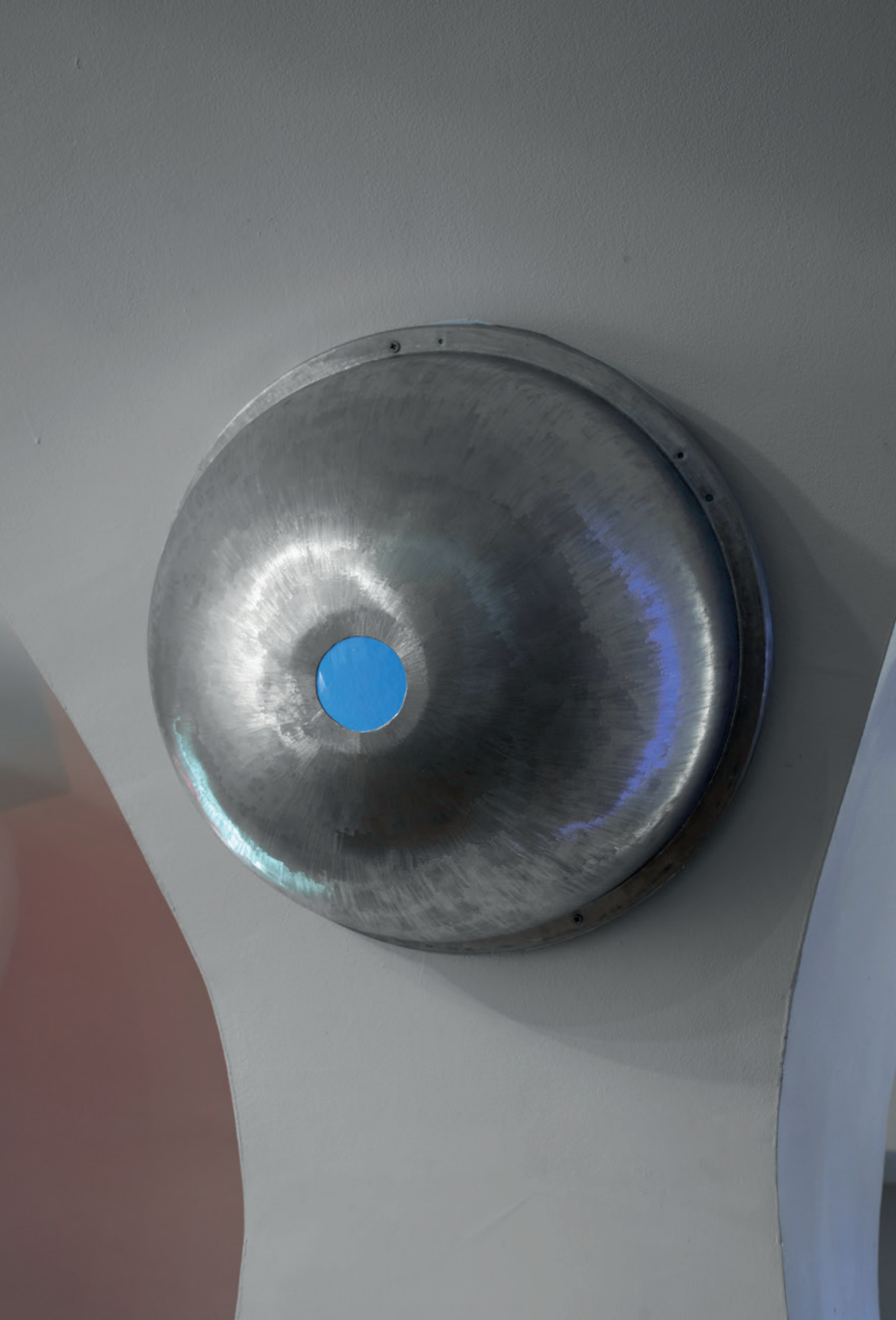
Je travaille à la création d'un culte synchrétique mêlant ufologie, religion cosmique et technomystique, véritable symbiose entre science, spiritualité et folkore, au travers d'une accumulation obsessionnelle de formes et d'images qui nourrissent et construisent une nouvelle croyance multiple. Oscillant entre documentaire et imaginaire, visible et invisible, vrai et faux, mes travaux, ensemble de parafacts, viennent constituer, ce que l'historienne Carrie Lambert-Beatty appelle une grande «parafiction».

Au travers de récits scientifiques sacralisés, mes recherches questionnent nos régimes de vérité et nos rapports aux croyances. C'est par l'observation du statut de la véracité des images et leur impact sur la construction de nos sociétés que je tente d'approcher le rêve d'un réenchantement du monde.

Les pièces de mes projets, témoins d'un espace transitionnel entre le terrestre et le céleste, nous invitent à s'immerger un instant, -ou peut-être plus- dans une version alternative de notre réalité. ».

Issue d'une famille d'immigrés venus de toute l'Europe, **Joséphine Topolanski** dit avoir grandi maternelle par une mère juive séfarade et canalisée par un père ashkénaze. De cet héritage familial hybride naît une réflexion intime sur la double transmission du rapport culturel à la vérité. Elle trace une ligne entre différentes croyances, provoquant un syncrétisme entre l'attention aux formes esthétiques et pratiques instinctives, et l'intérêt obsessionnel aux systèmes formés de connaissances vérifiées. Diplômée de l'ENSAD en 2021, elle expose à 100% L'EXPO La Villette (2022) puis à la 73^e édition de Jeune Création (2023). En 2024, son travail est présenté au CAC Brétigny, à la galerie Aline Vidal (Paris) à la Galerie Chantiers Boite Noire (Montpellier) et à Confort Mental (Paris) où elle est accompagnée par la commissaire indépendante Salomé Fau. Elle expose au même moment au Plateau du Frac Île-de-France suite à sa résidence à la Villa Belleville. Résidente à Artagon Pantin jusqu'en 2026, elle expose en 2025 au centre d'art Kommet (Lyon). Son travail fait l'objet d'une acquisition par le Fonds municipal d'art contemporain Pantin (2022) ainsi que par le Fonds d'art contemporain - Paris Collections dans le programme Jeunes collectionneurs (2025). En 2026, elle fait partie de la 69^e édition du salon de Montrouge et prépare un soloshow avec cabinet studiolo à Milan.

josephinetopolanski.com



Exposition collective "Infini Loop" - Commissariat : Camille Velluet et Marco Valentini - *Reffet Machine*. 2025 © Shanna Warocquier

Miguel Miceli

Beach Machine - Mana Island

2025, Installation

Plotter, eau, bleu de méthylène, terre battue, bac en plexiglas, structure en acier - 110x110x50cm

Musique : Quannu spunta lu suli, extrait de Canti Popolari della contea di Modica, recueil documentaire de chants populaires siciliens produit par le Rotary Club Ragusa, réarrangé par Miguel Miceli.

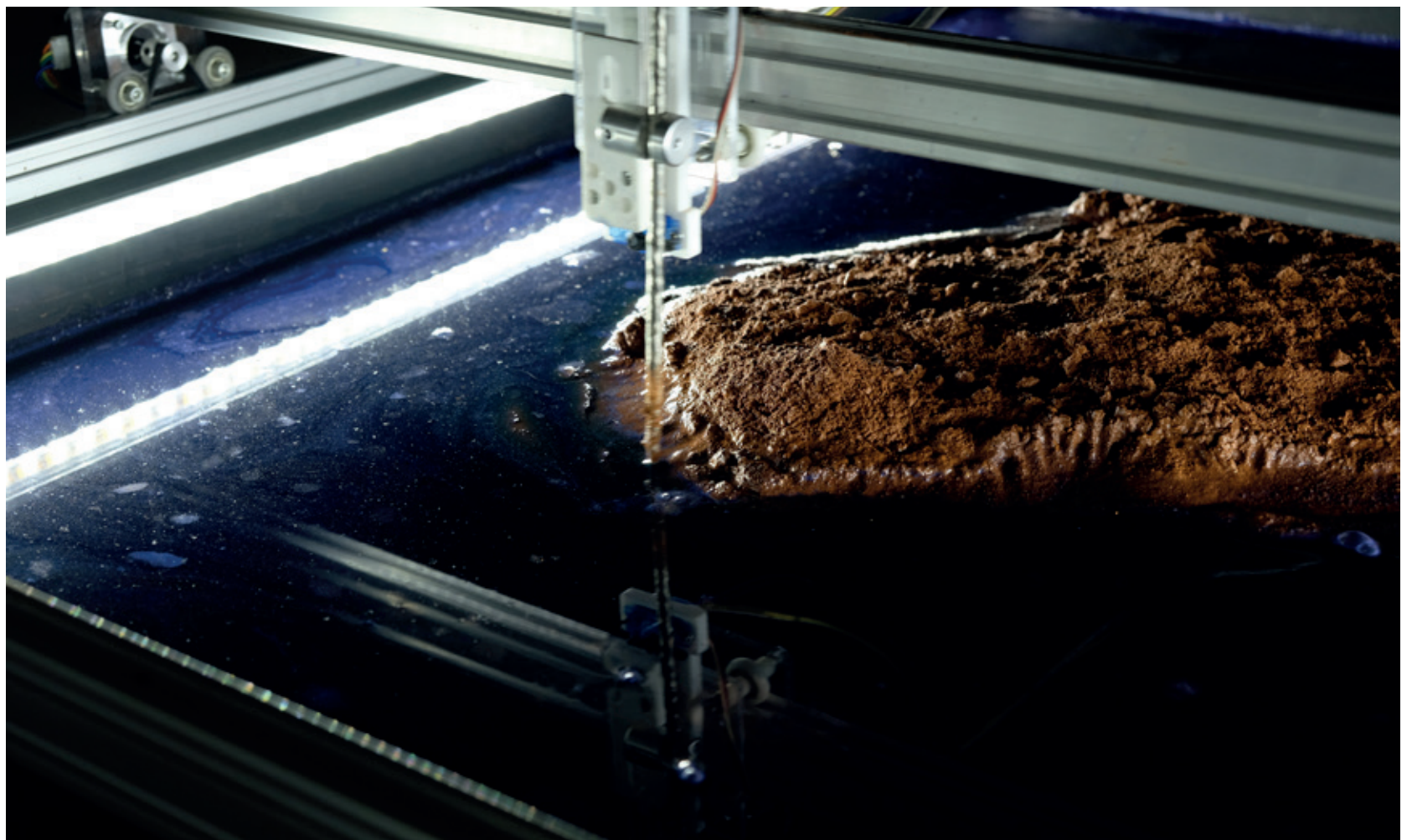
Code et programmation : Antoine Meissonnier

Production : Le Safran

Beach Machine est une installation qui sculpte continuellement la forme de Mana Island, une île laboratoire au large de la Nouvelle-Zélande où des scientifiques tentent d'attirer des oiseaux grâce à des sculptures à leur image. C'est aussi l'histoire de Nigel, un oiseau solitaire qui y courtisa inlassablement un congénère de béton. D'un geste mécanique et programmé, la machine tente de protéger l'île de la montée des eaux et de l'érosion. Elle balaye inexorablement ses contours pour en maintenir les rivages en place.

Miguel Miceli (BE, 1992) est un artiste interdisciplinaire d'origines espagnoles et italiennes. Il est diplômé de l'erg de Bruxelles, de la Slade de Londres et est actuellement au Fresnoy - Studio National des arts contemporains. Sa pratique s'articule autour de la mutation du paysage, à la croisée du sublime technologique, de l'occulte et de l'écologie. Tissant des liens entre traditions ancestrales et modernité, il décentre le regard anthropocentrique au travers de narrations spéculatives et d'installations évolutives. Il travaille souvent à la lisière des territoires, à la recherche d'éléments porteurs de mémoires personnelles et collectives qui questionnent les dualismes entre nature et culture, sujet et objet, rêve et réalité. Son travail a été exposé dans plusieurs centres d'art en Europe tels que Passerelle Brest, les Sheds Pantin, Le Goethe Institut Paris ainsi que dans plusieurs lieux émergents en Belgique et à Londres. Il a participé à des résidences à Singapour, en Belgique, au Portugal, à Paris et en Corse.

miguelmiceli.eu



Miguel Miceli, *Beach Machine* @ADAGP, Paris

CWB Paris

Direction Stéphanie Pécourt

Loin de constituer un mausolée qui contribuerait à la canonisation de l'héritage pa-ma-trimoniaux de la culture belge francophone, le Centre est un catalyseur situé de référence de la création contemporaine dite belge et de l'écosystème artistique dans sa transversalité.

Au travers d'une programmation résolument désanctuarisante et a-trans-disciplinaire, le Centre est mandaté pour diffuser et valoriser des signatures d'artistes basé-e-s en Fédération Wallonie-Bruxelles. Il assure ainsi la promotion des talents émergents ou confirmés, du périphérique au consacré. Il contribue à stimuler les coproductions et partenariats internationaux et à cristalliser une attention en faveur de la scène dite belge.

Le Centre dévoile, par saison, des démarches artistiques qui attestent de l'irréductibilité à un dénominateur commun des territoires poreux de création contemporaine. Situé dans le 4^e arrondissement de Paris, sa programmation se déploie sur plus de 1000 m². Vaisseau belge décentralisé, outre la programmation qu'il déploie en In-Situ, il implémente également des programmations en Hors-les-Murs et investit le Cyberspace comme territoire de création et de propagation avec des contenus dédiés.

Le Centre est un service décentralisé de Wallonie-Bruxelles International (WBI) : instrument de la politique internationale menée par la Wallonie, la Fédération Wallonie-Bruxelles et la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles Capitale.

Le Centre est membre des réseaux Tram – réseau art contemporain Paris / Île-de-France et Hacnum – Réseau national des arts hybrides et cultures numériques.

Contact

Production

Sara Anedda, Responsable de la Programmation Arts Numériques, Médiatiques & Hybrides
+33 (0)1 53 01 97 29
s.annedda@cwbb.fr

Presse

Pauline Couturier
Chargée du département du développement des publics et des partenariats
+33 (0)1 53 01 97 20
p.couturier@cwbb.fr

Accès	
Galerie	127-129, rue Saint Martin, 75004 Paris
Théâtre - Cinéma - Bunker	46, rue Quincampoix, 75004 Paris
Métro Châtelet-Les-Halles, Rambuteau, Hôtel de Ville	

Horaires	
Salle d'exposition	
Du lundi au samedi de 11h00 à 19h00	
Nocturne le jeudi de 14h00 à 21h00	
Bunker	
Du mardi au vendredi de 15h à 18h	
Toutes les soirées de programmation théâtre et cinéma du CWB/Paris	

Visite de groupe sur rendez-vous : reservation@cwbf.fr

